

DÉCLIN OU MUTATION

Nous inquiétons-nous d'une chrysalide ? Non, ou si peu, car bientôt elle libérera un très joli papillon ! Nous attristons-nous d'un mélèze de novembre vidé de ses « feuilles » ? Pas du tout, car le retour du printemps lui rendra sa beauté. Nous affligeons-nous devant cette peau de serpent trouvée en forêt ? Non, car le reptile, bien vivant, arbore désormais une tenue toute neuve ! Ce sont des phénomènes « naturels » sur lesquels nous n'avons pas de pouvoir. Il y en a d'autres, comme le réchauffement de la planète, qui, si nous ne faisons rien, risquent de s'aggraver jusqu'à l'irréversible, avec des conséquences aussi désastreuses qu'imprévisibles. De même, par notre prise de parole, nos actes et notre comportement, pourrions-nous influencer à coup sûr les changements politiques, sociaux, culturels dont nous sommes les témoins muets ! La preuve en a été faite souventes fois...



Sur un autre plan, s'opère encore une transformation, souhaitée et applaudie par les uns, subie par un grand nombre de fidèles profondément attristés par l'ampleur de la crise que traverse l'Église catholique. Où va notre Église ? La désertion des églises, le manque flagrant de ministres ordonnés, la pénurie des vocations de tous ordres, l'absence et l'ignorance des jeunes - en dépit des rassemblements remarquables (JMJ) de ces dernières années - sont autant de signes du déclin de l'institution, de la fin d'un modèle. Sans doute ne pouvons-nous pas empêcher une sorte d'Église de mourir, mais peut-être, par notre réflexion et notre action, pourrions-nous contribuer à faire naître une nouvelle Église, sainte, servante et pauvre, uniquement préoccupée de répandre le message évangélique. C'est l'objet de cette parution : que sera l'Église de demain ?

Au grand dam de ceux qui proclament être débarrassés de l'Église et de la religion, il faut rappeler que l'Église a une promesse de pérennité (Mt, 16, 18-19) et qu'aucune force de mal ne tiendra contre elle. Malgré toutes ses lacunes d'institution humaine, elle est divine aussi, et par là, croyons qu'elle est toujours sous la mouvance de l'Esprit. Le carême en cours nous invite à la confiance en notre Dieu, Celui de la promesse, qui nous accompagne toujours et nous ouvre des horizons nouveaux. Depuis des siècles, l'Église a connu de grandes mues : persécutions, divisions... Il y eut chaque fois un printemps. Aujourd'hui encore, entre nos cénacles et nos œuvres, ne manquons pas de regarder ce qui sortira de la chrysalide... □

Jean-René Dubé

Où va l'Église de Benoît XVI ?



Jean Desclos, ptre
Professeur titulaire, Faculté de théologie
Université de Sherbrooke

La tradition catholique accorde à l'évêque de Rome une importance clé pour assurer la communion dans la foi au Ressuscité telle que transmise de façon continue depuis les premières communautés fondées par les Apôtres. L'histoire de la papauté illustre comment l'Église catholique a connu des pontifes sévères, autoritaires, mais aussi des papes au profil moins rigide, malgré leur conservatisme, et bénéficiant d'une réelle ascendance sur l'ensemble des fidèles et même des dirigeants politiques. Des papes comme Léon XIII et Pie X appartiennent à cette catégorie de leaders à la fois soucieux de la continuité et prêts à susciter des changements importants dans des domaines de la vie croyante en Église. Mais c'est surtout Jean XXIII qui a contribué à défaire un vieux modèle de pontife autoritaire, distant, isolé dans son palais-musée, pour se présenter comme un homme ordinaire, proche des gens, sensible et ouvert aux souffrances et aux changements de ce monde soumis à une évolution accélérée.

Ses successeurs ont cherché à maintenir cette *proximité papale*. Paul VI, par des gestes spectaculaires comme l'abandon de la tiare, mais surtout par ses voyages en divers pays du monde, a dessiné les traits d'un pape moderne. Jean-Paul II a perfectionné le modèle par son style très médiatique, familier, détendu, et ses innombrables voyages à la rencontre des peuples et des cultures.

Après lui, arrive à la tête de l'Église de Rome un homme déjà très connu par ses décisions parfois tranchantes à titre de préfet de la *Congrégation pour la doctrine de la foi*, comme surveillant de la rigueur doctrinale et morale à laquelle doivent adhérer les fidèles et les théologiens catholiques. À lui est confiée la charge d'animer et d'orienter la vie de l'Église au cœur d'un monde de plus en plus troublé, déchristianisé, sécularisé.

Trois réponses à la question

Où s'en va cette Église sous le pontificat de Benoît XVI ? Trois réponses sont possibles.

Elle *avance* patiemment vers une meilleure cohésion de ses membres, une plus forte compréhension de la mission confiée par Jésus à ses disciples, une plus grande sensibilité aux problèmes de notre monde, une plus sereine confiance en l'avenir construit avec la force de l'Esprit, avec *audace*.

Elle fait du *sur-place*, en maintenant les acquis, en reprenant les formules dogmatiques et morales sans en modifier le sens, en s'appuyant sur certains textes conciliaires, sur les conclusions des synodes, le catéchisme, le code de droit canonique, les récentes encycliques et déclarations émanant de la curie romaine, avec *précaution*.

Elle se tourne *vers le passé* et veut en rétablir des éléments dans le présent, en reprenant des manières de penser, de prier, de faire Église qui ont été secouées par les récentes réformes, en prenant l'option frileuse d'un repliement sur soi, avec *fermeture*.

Quelle est la bonne réponse ? Soit une seule des réponses, soit un mélange des trois, en examinant avec nuance la situation actuelle pour identifier des traits des trois couleurs de l'audace, de la précaution, de la fermeture entremêlées. Comment juger avec rigueur de l'état actuel de l'Église sous Benoît XVI ? La caricature affleure souvent, dans les conversations et les publications concernant le pape Ratzinger¹.

D'abord déjouer la caricature

La caricature accentue les défauts, même physiques, pour enfermer lentement la personne dans un personnage, en sorte que le trait grossi devienne la seule clé d'interprétation de ce qu'est la personne. La caricature est cousine du mensonge et de la méchanceté. Elle se nourrit de préjugés populaires et les nourrit par la répétition des mêmes clichés. On a raison de dire que le ridicule tue. Les humains s'entre-tuent non seulement en gestes violents ou en paroles cinglantes, mais aussi par des caricatures dissolvantes de leur véritable identité, le *je* étant réduit à un *il* insignifiant. Les premiers chrétiens ont subi la caricature de leurs premiers détracteurs qui les accusaient d'être des anthropophages...

Personne n'échappe à cet envahissement de la caricature dans nos rapports humains. Personne, et surtout pas les personnages exposés au regard constant des gens sur toute la planète. On ne s'étonne pas que l'autorité romaine subisse les contrecoups de cette caricature.

Une manifestation subtile de la caricature, c'est de juger sans s'être correctement renseigné, sans avoir pris connaissance d'un texte, avec la rigueur que commande l'honnêteté intellectuelle². Beaucoup de flèches lancées contre le Magistère romain le sont par des journalistes paresseux, voire des penseurs ou des universitaires, qui n'ont même pas pris le temps de lire sérieusement le document et en jugent sur des résumés parus dans un journal à sensation. Comment dépasser le regard superficiel, préfabriqué, qui emprisonne le personnage dans un cliché méchant ? Ce cliché répété est plus ou moins le suivant : Benoît XVI est un conservateur, berger allemand sévère, malhabile, débranché du réel, rétro, cassant, insensible... Oui ? Non ? Peut-être ?

¹ Les Italiens ont l'habitude de nommer le pontife de cette manière.

² Cf. Jean-Luc MOUTON. « Église et médias : réflexion d'un journaliste », *Revue d'éthique et de théologie morale*, décembre 2009, n. 257, p.9-20.

Aucun pape n'est élu sur preuve de sa totale perfection. Aucun pape ne descend d'un ciel où il attendrait dans sa loge qu'on l'appelle à jouer sur les tréteaux du Vatican le personnage d'une pièce de théâtre pour laquelle il a longuement pratiqué son rôle. Dans la longue liste des successeurs de Pierre se retrouvent des personnages aux mœurs peu catholiques et aux instincts politiques peu évangéliques, et d'autres qui ont flirté avec la sainteté. Le pape Ratzinger est un bon garçon, bien élevé, devenu prêtre et théologien avant d'accéder à l'épiscopat et d'occuper des fonctions importantes à la curie romaine. Ratzinger le théologien-préfet a certes été préparé mieux que quiconque à chausser les souliers de Karol Wojtyła, après plus de vingt ans de collaboration intime avec lui. Mais en prenant la place de son ancien patron, il ne se défait pas de son identité personnelle. Qui est-il et pourquoi a-t-il été choisi ?

Pourquoi Ratzinger ?

Si Jean XXIII et Jean-Paul 1^{er} ont été des choix surprenants, il n'en est pas de même pour le cardinal Montini, proche de son prédécesseur, du cardinal Wojtyła, très lié à Paul VI dans le dossier de l'encyclique *Humanae vitae*, et du cardinal Ratzinger, presque dauphin de Jean-Paul II. L'affinité entre ces hommes permet de comprendre qu'il serait surprenant de voir apparaître à la direction de l'Église un personnage peu familier de l'organisation vaticane. Ce qui a pour conséquence de préserver une certaine continuité dans l'appareil bureaucratique, dans la manière d'être pape, dans la façon d'élire un pape. Celle de Joseph Ratzinger a les traits de cette continuité souhaitée par les électeurs tous devenus cardinaux par la volonté de Jean-Paul II et qui ont vu le cardinal Ratzinger capable de marcher dans les traces de son prédécesseur, ces traces étant en quelque sorte les siennes.

Il aurait pu choisir le nom de Jean-Paul III. Pourquoi Benoît ? Entre autres, pour se démarquer : il n'a ni sa popularité, ni son prestige spontané, ni son charisme. Joseph Ratzinger est un homme simple, timide, discret, affable, humble, d'une gentillesse remarquable, sans prétention ni ambition. Il est bien démontré qu'il n'a jamais cherché la très haute fonction que ses collègues cardinaux lui ont pour ainsi dire imposée, alors qu'il souhaitait vivement prendre sa retraite. Les cardinaux électeurs ont vu en lui le meilleur candidat pouvant prendre rapidement la succession difficile du flamboyant pape polonais. Il connaît les rouages du Vatican, il a une certaine aisance dans les relations internationales, il parle plusieurs langues avec une grande facilité, il a une solide crédibilité auprès de l'ensemble des évêchés nationaux et une envergure intellectuelle qui fait de lui un chef rassurant à bien des niveaux.

Pour plusieurs, cette élection fut une surprise et une déception. On souhaitait la venue d'un homme moins marqué par le style romain, plus jeune, plus ouvert aux nouvelles sensibilités modernes. Mais les gens proches de la curie romaine et une large population de catholiques ont été rassurés par l'arrivée d'un homme d'expérience qui a démontré sa force de caractère, sa rigueur, sa volonté de garder l'Église dans le droit chemin de la vérité.

Prisonnier de la culture de l'infaillibilité

Certains reprochent à Benoît XVI de brader l'héritage de Vatican II. Mais quel héritage ? Le dernier concile a accouché des réformes audacieuses malgré la résistance farouche de la curie romaine alors hostile à toute réforme sérieuse. Dans les faits, l'influence des conservateurs a forcé l'assemblée conciliaire à conclure des compromis trempés dans le maintien du statu quo, si bien que les traditionalistes peuvent toujours s'appuyer sur des textes conciliaires pour justifier leur résistance au progrès.

Dans cette dynamique ambiguë, Benoît XVI apparaît comme un *traditionnaliste éclairé*, qui connaît bien l'histoire du concile et de sa mise en application à travers des tensions et des fractures, des crises de crédibilité de l'autorité pontificale, surtout à l'occasion de l'encyclique *Humanae vitae*. Secoué par la crise étudiante de 1968, le professeur Ratzinger a pris le parti de la discipline intellectuelle et morale, de la rigueur dogmatique et de la protection des acquis. Devenu pape, il n'échappe pas à la *culture de l'infaillibilité* distillée partout dans l'appareil bureaucratique romain. Cette culture a pour ingrédients la *fidélité* aux enseignements des prédécesseurs «infaillibles», le souci de *faire l'unité autour d'un chef* qui a pleine et totale autorité en sa personne de pontife suprême, la *méfiance* pour toute approche critique de la manière de vivre l'Évangile selon le modèle romain centralisateur, le *contrôle* sur les membres de la hiérarchie qui seraient tentés d'inventer de nouvelles manières de penser et de transmettre les données de la foi chrétienne, de prendre des initiatives quelque peu délinquantes par rapport à l'ordre établi.

En devenant pape, Joseph Ratzinger perd la liberté de faire les choses *autrement* : le système romain, longuement rodé par des siècles de consolidation de la figure papale, l'emprisonne dans ses traditions, ses codes écrits et ses normes non écrites, sa culture organisationnelle, ses jeux d'influence, ses secrets. À preuve que le système fonctionne, le prestige du pape, à l'échelle mondiale, ne fléchit pas vraiment, en dépit des difficultés de parcours mis en relief par les médias.

Un ardent apôtre de la Vérité de Dieu

Joseph Ratzinger est fondamentalement un intellectuel autonome. Il n'a pas les traits d'un pasteur actif auprès des membres de la communauté croyante. Penseur brillant, théologien rigoureux, productif, influent, il est un des rares papes ayant produit autant d'œuvres théologiques importantes avant d'accéder à sa fonction. Sur les questions concernant l'Église, la foi, la morale, le Christ, les relations entre l'Église catholique et les autres confessions, les autres religions, les responsabilités des chrétiens dans la vie politique et culturelle, ses positions sont plutôt traditionnelles, mais présentées toujours de manière très fouillée, articulée, appuyée sur une solide recherche méthodique.

Son discours fait en 2006 à l'Université de Ratisbonne témoigne de sa préoccupation de mettre l'intelligence au cœur de la vie de foi, de la recherche croyante. Dieu est

d'abord *logos*, intelligence, cohérence. À l'origine de tout, il y a ce Dieu intelligence qui crée un monde intelligible. D'où l'importance de penser Dieu avec intelligence et de diffuser la foi avec intelligence, non par la violence ou la superstition. La théologie comme l'activité de croire est œuvre intelligente en même temps qu'elle fait appel à l'élan du cœur, à la confiance. Il faut croire pour comprendre, s'ouvrir à l'inconnu et au mystère; il faut comprendre pour croire mieux, pour mettre à l'épreuve de l'intelligence des affirmations qui concernent Dieu, l'être humain, la vie. Au cœur de sa réflexion émerge un concept clé, repris par Jean-Paul II : *la vérité qui vient du Dieu intelligent encadre la liberté des humains*, la conditionne³.

Ce thème est constant chez le pape Ratzinger. En sa liberté, l'être humain est son propre père; par ses actes libres, il se construit lui-même, dans la mesure où ces actes respectent la vérité de son être. En conséquence, en sa liberté, l'homme se déconstruit s'il entend modifier ou négocier la vérité de son être. C'est à prendre ou à laisser. Tout ou rien. Et on ne peut rien remettre en cause, même dans le détail. Il n'y a *pas de compromis possible*. L'unique vérité de l'homme n'admet pas d'alternative : sortir de ce cadre, c'est tomber dans le relativisme et accueillir le pluralisme des idées comme un gain. Nous sommes donc à bonne distance d'une culture qui voit la vérité comme étant le produit de l'homme. Dans une conférence prononcée en 1985, Joseph Ratzinger constate ceci :

Dans une telle conception du pluralisme, le Magistère devient une pure absurdité, même une usurpation. La véhémence avec laquelle toute forme d'intervention du Magistère est aujourd'hui combattue repose largement, à mon avis, sur cet état d'esprit. La prétention de pouvoir exprimer la vérité apparaît comme une forme absurde d'arrogance « médiévale »⁴.

Le problème dépasse donc la caricature superficielle : il prend sa source dans une vision du monde, de l'homme, de la vie, de la liberté que ne partage pas si facilement la culture contemporaine. Pour le pontife romain, la vérité de l'homme est de l'ordre du sacré, elle est fixée pour toujours dans la Vérité de Dieu, et n'est pas soumise à l'arbitraire des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Benoît XVI dit la même chose que Jean-Paul II. Mais ce dernier avait une crédibilité ou une popularité qui le rendaient moins vulnérable à la critique ou au jugement négatif de la presse.

En analysant le discours constant des papes récents, on constate qu'il se situe radicalement en tension avec la culture contemporaine, et manifeste une opposition illustrée par deux binômes : rationnel ou raisonnable, éthique de conviction ou éthique de responsabilité⁵.

Le Magistère romain présente un enseignement abstrait, à portée universelle, théorique, argumenté, rigoureux, dogmatique, fondé sur la vérité de Dieu et sûr de

³ C'est le thème central de l'encyclique *Veritatis splendor* publiée en 1993.

⁴ Joseph Ratzinger. «Le pluralisme : problème posé à l'Église et à la théologie», *Studia moralia* 24 (1986), p. 303.

⁵ La distinction entre rationnel et raisonnable est développée par John Rawls. *Libéralisme politique*, Presses universitaires de France, 1996, p. 73-122. La distinction entre éthique de conviction et éthique de responsabilité est de Max WEBER. *Le savant et le politique*, Plon, 1963, p. 199-216.

rallier les intelligences autour de certitudes et de garantir une unité des pensées et des options de vie : il est *rationnel*, imprégné d'une éthique de conviction qui est toujours à risque de tomber dans le fondamentalisme et l'intégrisme.

La culture contemporaine est à l'inverse sensible à la vie concrète, aux contextes changeants, et favorise des débats ouverts qui font appel à un discernement dans une démarche d'intersubjectivité critique où compte la qualité de la relation à la personne singulière, où se profile une éthique de responsabilité à identifier ensemble, en mettant en commun les questions, les compétences, les limites de chacun : elle est du côté du *raisonnable* et fréquente l'ambiguïté et la complexité de la réalité humaine qui n'est pas si facilement saisissable par un seul regard permettant d'atteindre une sorte de vérité définitive. La fracture est d'abord là, dans deux manières de voir le monde et l'existence humaine.

Un pape médiatiquement faillible ?

Durant l'année 2009, les médias ont mis en évidence des situations qui ont donné mauvaise réputation à Benoît XVI, comme une cascade de gaucheries médiatiques : l'effet Williamson et la levée de l'excommunication des lefebvristes, l'excommunication pour avortement d'une enfant brésilienne victime d'une agression sexuelle par son beau-père, la déclaration explosive sur le condom à risque d'aggraver la maladie du VIH-sida lors de son voyage en Afrique, l'opposition à un projet de législation concernant l'égalité des droits de tous et de toutes, incluant les homosexuels. Des réactions de fidèles admirateurs du pape parlent volontiers de complot des médias contre lui et contre l'Église.

Dans les faits, il y a eu des gaucheries, des maladresses dans la manière de dire et de faire les choses. Et c'est une chance ! Voilà qu'on découvre que le pape peut avoir des limites, que la culture de l'inafaillibilité a ses limites et ne peut cultiver le sentiment que ce chef spirituel est toujours irréprochable. Joseph Ratzinger est assez humble et conscient de ses propres fragilités pour ne pas tomber dans la caricature que certains font des médias anti-papistes. Les gens qui connaissent bien ses conseillers et ses assistants en communications savent qu'il y a eu un manque de compétence dans la préparation de ses discours. Après la malencontreuse déclaration africaine sur le condom, on a changé de chercheur rédacteur de discours pour que son voyage fort délicat en terre d'Israël soit sans aucune bavure au plan des déclarations officielles. Et ce fut tout à fait réussi.

Nous avons tendance à être sévères pour les dirigeants, et le pape actuel aura eu sa part de critiques acerbes, de caricatures méchantes, de protestations agressives. À la suite de sa conférence à l'Université de Ratisbonne, les musulmans ont provoqué des émeutes à l'encontre des chrétiens. Au lendemain de sa déclaration controversée sur le condom à risque d'aggraver la propagation du sida, des journaux de partout dans le monde ont publié des caricatures d'une violence sans précédent. Après l'excommunication des personnes ayant pratiqué l'avortement de la petite brésilienne,

des baptisés ont manifesté leur irritation et leur dégoût en abjurant publiquement leur foi et en demandant que leur nom soit rayé des registres de l'Église. Et les Juifs l'ont toujours à l'œil, en raison de l'accueil fait à un évêque lefebvrisme niant l'holocauste.

Le positif et le négatif

Où va l'Église de Benoît XVI ? Quels sont les mérites de son pontificat ? Jusqu'à présent, on peut identifier des points forts. Le pape Ratzinger a l'autorité intellectuelle et morale qui permet de rassurer les chrétiens encore ébranlés par les grandes transformations conciliaires. Il a un profil théologique très fort, et une solide expérience de la vie en Église telle que vue à partir de Rome. Il écrit des encycliques de grande qualité, s'occupe avec fermeté et diligence des affaires délicates qui mettent des Églises nationales dans l'eau chaude, comme en Irlande. Au total, son pontificat est rassurant, comme l'ont souhaité ses électeurs au lendemain de la mort de Jean-Paul II.

Les points de fragilité de ce pontificat ne sont pas associés uniquement à la personne de Joseph Ratzinger. Ils sont l'écho d'une manière particulière d'exercer un leadership spirituel, qu'exprime bien le mot papauté. Les reproches qui peuvent être faits ont trait à une perception difficile à déraciner, celle d'un retour au passé, en maintenant une fidélité rigoureuse à l'héritage dogmatique, moral et spirituel de ses prédécesseurs. Son défaut de charisme fait contraste avec l'enthousiasme que provoquait Jean-Paul II, et l'absence d'une communication stimulante autant pour les fidèles chrétiens que pour les gens d'aujourd'hui laisse l'impression d'un pontificat un peu terne. À cela s'ajoutent la rigidité chronique de certaines positions disciplinaires et éthiques, et des maladresses qui ne manifestent pas une grande habileté politique.

Le Pape n'est pas l'Église à lui seul, et l'Église n'est pas sa propriété. Il est le Serviteur des Serviteurs, et donc responsable, avec des milliers d'autres évêques, de la vitalité des communautés chrétiennes et du bonheur à partager entre les humains. Il faut se réjouir que les baptisés aient retrouvé leur place comme premiers responsables de leur propre Église, et soient donc capables, grâce à l'Esprit, de chercher ensemble les bonnes manières de rencontrer Dieu au cœur de ce monde changeant. C'est pourquoi, à travers quelques pas en avant, quelques pas en arrière, les papes n'arrêtent pas le mouvement vers une Église plus ouverte à la participation éclairée de ses membres, en faisant place à une opinion publique, à la critique et aux remises en question de certitudes difficilement attribuables à la volonté expresse de Dieu, sur la femme, le prêtre, l'organisation de l'Église autour d'un pape romain, etc.

Dans le prisme des béatitudes

Où va notre Église ? La réponse doit être cherchée en méditant l'Évangile, à travers le prisme des béatitudes. Est-elle *pauvre*, détachée de son pouvoir, de son apparence, de ses parades pontificales et de ses liturgies triomphalistes ? Est-elle *douce*, patiente, attentive aux gens sans défense, partisane de la ténacité qui entraîne à compter sur

le temps, comme le jardinier, pour laisser pousser la vie, avec l'ivraie qui se mêle au bon grain ? Est-elle *affamée de sainteté*, de bonté inconditionnelle, de communion forte avec son Seigneur et avec les filles et les fils de la terre ? Est-elle *championne de la miséricorde*, à l'exemple du Père, accueillante à quiconque cherche gauchement la vérité, se trompe, se reprend, chemine avec courage vers plus de lumière ? Est-elle *transparente, cohérente*, manifestant dans le concret de sa vie les valeurs qu'elle proclame sur la place publique ? Est-elle *architecte d'un monde de paix*, dans le respect et la complémentarité des différences, en n'excluant personne ? Est-elle prête à vivre la *persécution* au nom de son attachement à Dieu, au risque d'y perdre son prestige, son influence, son pouvoir ?

Beaucoup de ces traits évangéliques se retrouvent partout dans nos communautés chrétiennes, et même au Vatican. Mais on comprend à quel point il est difficile de les manifester à l'intérieur d'un gouvernement pontifical préoccupé de maintenir l'ordre et l'unité de l'ensemble des communautés, et quelque peu prisonnier d'un système de pouvoir hérité du passé et rendant difficile de relever le défi de l'autocritique salvatrice qui rapproche du vrai bonheur promis par Jésus. Benoît XVI a eu le courage de prendre la direction du navire de Pierre, avec ses talents et ses limites. Mais il n'est pas seul dans ce voyage. L'Esprit du Ressuscité nous accompagne tous et murmure à notre esprit de prier humblement pour que le pape Ratzinger soit le premier témoin authentique des béatitudes. □

À QUAND CE CONCILE ?¹

José Davin et Michel Salamolard

Parler d'un nouveau concile évoque naturellement le souvenir du dernier grand rassemblement, celui de Vatican II, avec les évêques du monde entier réunis à Rome durant trois ans (1962-1965). Un événement de premier plan, "couvert" en continu par les médias.

Est-il pensable d'imaginer à nouveau une entreprise de cette ampleur ? Certains estiment que non : un concile de ce type serait très difficile à mettre sur pied, notamment parce que le nombre d'évêques a encore augmenté depuis Vatican II : ils sont près de cinq mille aujourd'hui. Comment gérer une assemblée aussi énorme ? Quel dialogue réel pourrait-il s'y dérouler ?

Mais d'autres, et non des moindres, estiment que des formes conciliaires différentes sont à envisager. Voici par exemple ce que déclarait, en 2000, le cardinal Ratzinger, devenu depuis le pape Benoît XVI :

“Je crois que des formes de rencontre moins centralisées, moins spectaculaires, sont plus fécondes, parce qu'elles permettent une discussion plus intense, parce qu'une moindre pression s'exerce de l'extérieur et que des processus de maturation plus tranquilles peuvent alors s'y accomplir. À mon

sentiment, il faudrait plutôt se mettre en quête aujourd'hui d'autres formes pour renforcer les contacts dans l'épiscopat mondial, des formes capables de mettre ces contacts régionaux à leur tour en relation entre eux. Ainsi pourrait se réaliser effectivement à long terme quelque chose comme un concile réellement oecuménique, mais selon un mode de maturation et d'épanouissement historique plus serein ²."

Sur ce point aussi, celui de la forme, l'Esprit qui a guidé le futur pape saura donner à son Église la capacité de trouver des modalités conciliaires adaptées à notre temps.

Des personnalités éminentes de l'Église catholique ont non seulement appelé de leurs vœux la tenue d'un nouveau concile, mais ont en outre indiqué quelques sujets qui mériteraient d'y être traités.

En octobre 1999, s'est tenu à Rome un Synode des évêques d'Europe. Le cardinal Martini, alors archevêque de Milan, a proposé à cette occasion des "rêves" qui lui tenaient à cœur³. "Un troisième songe, a-t-il déclaré notamment, est que le retour joyeux des disciples d'Emmaüs repartant à Jérusalem pour rencontrer les apôtres devienne un stimulant pour répéter de temps en temps, au cours du siècle qui s'ouvre, une expérience de confrontation universelle entre évêques, expérience susceptible de dénouer certains nœuds disciplinaires et doctrinaux (...) qui réapparaissent périodiquement comme des points brûlants sur le chemin de l'Église européenne, mais non seulement européenne. (...) Certains de ces nœuds nécessitent probablement un instrument collégial plus universel et plus autorisé [qu'un synode] où il serait possible de s'affronter en toute liberté dans le plein exercice de la collégialité épiscopale (...) Nous sommes conduits à nous demander si, quarante ans après la convocation de Vatican II, dans une Église désormais de plus en plus diversifiée, on ne voit pas mûrir l'idée de l'utilité et pour ainsi dire de la nécessité au cours de la décennie à venir d'une confrontation collégiale et autorisée entre tous les évêques, sur certains des thèmes clés qui se sont posés au cours de ces quarante années. On a de plus l'impression qu'il serait bon et utile pour les évêques d'aujourd'hui et de demain de répéter l'expérience de communion de collégialité et d'Esprit Saint qu'ont faite leurs prédécesseurs à Vatican II [...]."

Parmi les thèmes à traiter, le cardinal Martini citait :

- l'approfondissement de l'ecclésiologie de communion de Vatican II;
- le manque dramatique de ministres ordonnés;
- la place de la femme dans la société et dans l'Église;
- la participation des laïcs à certaines responsabilités ministérielles;
- la sexualité;
- l'espérance oecuménique.

Quelques années auparavant, le 29 juin 1996, Mgr John R. Quinn, archevêque émérite de San Francisco et ancien président de la Conférence épiscopale américaine, prononçait à Oxford une conférence qui suscita un grand écho⁴. Il y émettait un certain nombre de réflexions sur l'avenir de la papauté et de l'Église catholique. Lui aussi soulignait "l'importance des conciles oecuméniques dans la vie de l'Église" et avouait clairement : "Je crois qu'il serait grandement avantageux, et pour l'unité et pour l'efficacité de l'Église, de réunir un concile pour marquer le début du nouveau millénaire."

Au long de sa conférence, Mgr Quinn évoquait les sujets de préoccupation suivants, dont plusieurs recourent ceux indiqués par le cardinal Martini :

- le mode de désignation des évêques : les Églises locales, pasteurs et laïcs, devraient y être associés davantage;
 - la sérieuse diminution du nombre de prêtres et la question connexe de leur célibat;
 - la collégialité des évêques;
 - le rôle des conférences épiscopales;
 - une distinction meilleure entre le pouvoir réel du pape et une centralisation excessive du pouvoir dans l'Église;
 - le rôle des femmes et la question de leur ordination;
 - la contraception;
 - l'usage de l'absolution générale;
 - une manière nouvelle de structurer et de tenir les synodes d'évêques à Rome, notamment la question de leur pouvoir délibératif et non seulement consultatif;
 - l'application résolue du principe de subsidiarité dans l'Église.
- [...]

Ce concile d'ailleurs, quelle que sera sa forme et sa date, se prépare déjà. Des catholiques de tout rang ont compris que notre Église doit s'avancer résolument sur des chemins nouveaux où l'amour du prochain, concrètement vécu, est le début aussi bien que le terme de toute évangélisation. Sans aucune volonté de restauration ni de reconquête d'un pouvoir perdu ou d'une "chrétienté" idéalisée, ils sont prêts à partager leur expérience et leur vision dès que les temps seront mûrs pour cela. □

¹ José Davin et Michel Salamolard, *A quand ce concile ?*, Belgique, Fidélité/Saint-Augustin, 2008, p. 7-12.

² Joseph Ratzinger et Paolo Flores d'Arcais, *Est-ce que Dieu existe ? Dialogue sur la vérité, la foi et l'athéisme*, Paris, Payot & Rivages, 2006, p. 130.

³ Cette intervention du cardinal Martini a été fort remarquée, mais n'a pas été retenue dans la résolution finale du synode. Les passages soulignés le sont par nous. Texte complet de l'intervention : *La Documentation catholique* 2213 (1999) n. 3, p. 950.
Sur la Toile: http://crlib72.free.fr/1999_synode_europeen.htm#cardinal%Martini.

⁴ Texte complet de la conférence: *La Documentation catholique* 2147 (1996), p. 930-941.
Sur la Toile : <www.culture-et-foi.com/texteliberareur/quinn/quinn-10.htm>.

L'Église : quatre défis

Olivier Le Gendre*

L'Église semble tellement en état de crise, du moins dans les pays les plus développés, que l'on pourrait dresser un catalogue un peu affolant, mais sans doute juste, des défis qui se présentent à elle. Pour ne pas sembler pessimiste au-delà de toute raison, je me suis attaché à retenir uniquement quatre défis qui peuvent être identifiés et se renvoient les uns aux autres.

Le temps de l'Église et le temps de la société

L'Église n'aime pas se presser ou qu'on la presse. Elle dit avoir l'éternité devant elle, puisqu'elle est le lieu du salut et qu'aucune puissance ne prévaudra contre elle. Même hantée par l'état du monde, elle ne se juge pas elle-même selon des critères d'efficacité immédiate. Cette vision d'elle-même entretenue depuis des siècles, si elle lui a permis de « tenir » envers et contre tout, lui jette un défi redoutable dans un temps de changement rapide et désordonné.

Avec la révolution industrielle et les modes de vie qu'elle a engendrés, la société occidentale a fait de l'innovation une valeur clé tandis que les périodes précédentes étaient habitées par la certitude que la transmission entre les générations garantissait la pérennité de la société. La société moderne veut découvrir toujours plus, tandis que les sociétés précédentes se fondaient sur l'apprentissage, la transmission.

Une société rurale, avant la mécanisation, et une société artisanale, avant l'industrialisation, fonctionnaient par la transmission de la compétence du père à ses fils, de la mère à ses filles. L'idéal était de faire aussi bien que ses parents.

Une société technologique et de consommation est fondée sur l'innovation, le remplacement plus ou moins rapide des objets, l'amélioration perpétuelle des techniques. L'idéal est de faire mieux que la génération précédente.

Les sociétés rurales et artisanales n'avaient aucun mal à transmettre leurs valeurs religieuses en même temps que leurs compétences, tandis que la société technologique répand l'idée que tout est sujet à modification et que l'invention doit s'exercer dans tous les registres de l'activité humaine.

C'est le principe même de la transmission qui s'affaiblit dans les sociétés développées caractérisées par une innovation galopante. Là-dessus, l'Église n'a pas grande influence. Reprocher à cette société d'innovation de ne plus permettre le même type de transmission que celle assurée par les sociétés antérieures revient pour une fiancée à regretter que son futur mari ait les yeux marron et pas bleus comme elle en rêvait : c'est dans ses gènes, et ni elle ni lui ne pourront changer cela. Elle devra s'en accommoder ou chercher un autre amoureux plus conforme à ses critères.

L'Église doit donc s'accommoder d'une société occidentale qui ne met plus la transmission au centre de son fonctionnement ou réserver ses efforts aux autres sociétés qui ne sont pas encore atteintes par ce phénomène. Cela signifie qu'elle doit se résigner à ce que son message ne passe plus par ce que nous pourrions appeler les voies naturelles, c'est-à-dire par la naissance. On était chrétien parce que ses parents l'étaient. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Le problème est que cela ne concerne pas que la société occidentale. Toute société qui entre dans l'ère technologique pénètre obligatoirement dans un système de valeurs orienté par l'innovation et qui rétrograde la transmission au dernier rang de ses réflexes.

Ce qui veut dire que, si la technologie atteint de plus en plus les sociétés non occidentales, celles-ci connaîtront la même crise de transmission. C'est la raison pour laquelle on peut être à peu près certain que la crise du sentiment religieux qui frappe l'Occident va toucher un jour ou l'autre les autres contrées. Les sociétés non occidentales connaîtront le même phénomène à moins qu'elles ne mettent en place des systèmes régulateurs, averties de ce qui s'est passé en Occident, mais on ne peut guère y compter.

Premier défi donc : ***accepter que le monde ait d'autres rythmes que l'Église et s'adapter à ce monde qui va très vite.***

Gouverner la diversité

L'Église, outre sa vocation sacramentelle, est un corps social qui doit admettre qu'elle est soumise à certaines des contraintes qui pèsent sur tous les corps sociaux. Elle doit donc d'abord reconnaître ces contraintes, caractéristiques fortes, avant de les traiter selon son propre génie.

Les principales caractéristiques sont les suivantes : a) l'Église est un ensemble mondial avant que la mondialisation soit devenue à la mode; b) elle rassemble en son sein des multitudes de cultures; c) elle est gouvernée par un seul organisme centralisé (le pape et la curie).

Ces caractéristiques, plus le fait que l'Église, très rapidement, a installé son centre de gravité à Rome, ont fait que l'Église, quoique mondiale dans ses fidèles, est encore romaine dans sa culture. Ne parle-t-on pas de l'Église

catholique romaine ?

Depuis des siècles, par exemple, la manière dont les papes ont été papes est italienne. L'élection de Jean-Paul II a marqué la rupture avec cette façon de faire, en introduisant la version polonaise. Malgré la forte personnalité de cette variante, il s'agit toujours d'une manière de faire européenne. La culture romaine de gouvernement est très particulière.

Elle consiste à gouverner essentiellement par des lois, c'est-à-dire tenter de contraindre la vie dans un cadre serré de textes. C'est centraliser à outrance par crainte des dérives qui pourraient surgir sur le terrain. Une des faiblesses principales de toute organisation de grande taille qui s'estime dépositaire d'un idéal ou d'une Vérité (surtout quand elle est d'origine divine) est cette crainte des dérives qui finit par la paralyser.

La curie et le pape qu'elle entoure sont bienveillants, honnêtes, souvent admirables pour leur spiritualité mais le système est romain et redonne vie dans les temps modernes au système d'un empire qui, à force de dépendre d'une seule tête, s'est effondré par sa périphérie.

Les faiblesses d'un tel système est de sacrifier à outrance l'autorité, imposer aux émotions des fidèles et à leurs expressions le carcan d'une liturgie partout semblable, en bridant la spontanéité car elle serait à coup sûr dangereuse. Bref, c'est vouloir maîtriser, maîtriser encore, maîtriser toujours, et contrôler en permanence... Et c'est donc ne pas savoir faire confiance, par crainte que les personnes sur le terrain ne sachent pas bien faire. C'est aussi imposer un mode de pensée particulier qu'on appelle la « romanité », romanité que l'on enseigne à l'Académie pontificale qui forme les nonces et dans les séminaires que les « grands pays d'ancienne chrétienté » entretiennent à Rome.

Le paysage chrétien est en train de profondément changer. Si, d'un point de vue global, la religion chrétienne demeurera la première force religieuse au monde, sa composition est en train, sans qu'on le sache toujours, de se modifier. Les nouvelles Églises évangéliques et pentecôtistes sont en pleine croissance, alors que les confessions plus anciennes (luthériens, calvinistes, orthodoxes, catholiques, anglicans...) connaissent une stagnation sensible.

Il est intéressant de noter deux facteurs. Le premier est celui de la démographie : les pays chrétiens traditionnels ont des taux de fécondité inférieurs aux autres pays. L'expansion de la croyance n'est

plus assurée par des familles nombreuses, comme c'était le cas dans les siècles précédents. Le second facteur est celui du dynamisme de ces nouvelles Églises chrétiennes dans certains continents : Amérique, Afrique, Asie. Ce dynamisme est lié à deux caractéristiques : une religion simple et chaleureuse, une puissance financière étonnante.

Il est clair que chaque pays et chaque culture nécessitent de la part de l'Église catholique des actions qui ne peuvent être les mêmes. Les priorités des évêques d'Amérique du Sud sont différentes de celles des évêques de l'Europe. Les actions pastorales nécessaires à l'Afrique sont bien différentes de celles requises en Asie. Et encore ne parlons-nous ici que de grands ensembles continentaux, alors qu'il faudrait envisager une segmentation plus fine. Par exemple, en Asie, on ne peut comparer les Philippines, qui sont très majoritairement catholiques, avec la Thaïlande ou le Cambodge.

Pour faire face à une telle diversité de situations, il faudrait que le gouvernement central de l'Église accepte de déléguer son autorité soit à des « métropoles », soit à des conférences épiscopales vraiment responsables.

On sait quel mal ont eu les jésuites dans les siècles lointains à faire valoir leurs projets d'inculturation. Bien plus, ils n'y parvinrent notamment pas en Chine : l'Église catholique en paie maintenant les frais.

Cette « **révolution culturelle** » au plus haut niveau de la hiérarchie catholique ne semble pas encore acquise.

Cela est le deuxième défi, particulièrement redoutable.

La division de l'Église catholique

La perte d'énergie que l'on constate à l'intérieur de l'Église catholique et due à des divisions importantes sur la manière dont elle devrait être gouvernée. En effet, l'approche du 50^e anniversaire de la clôture du concile Vatican II réveille, s'il en était besoin, les crispations de deux grandes tendances. La première qui juge que la crise de l'Église catholique en Occident est due à une mauvaise interprétation de Vatican II ; la seconde qui affirme que c'est la réaction contre ce concile qui a affaibli l'Église.

Entretenir des jugements différents sur ce concile n'est pas, en soi, un problème insurmontable. Ce qui est plus grave c'est la façon avec laquelle s'expriment ces dissensions. Passer trop de temps à vouloir convaincre, voire faire taire les partisans d'une position ou leurs opposants concentre l'attention et l'énergie sur le « corps social Église », alors que le véritable enjeu n'est pas la vie à l'intérieur de l'Église, mais ce qu'attend le monde des chrétiens. Le monde est en quête de sens, dans certains endroits une quête désespérée. Le « progrès » est un empilement de découvertes sur découvertes qui forcent l'admiration mais ne

donnent pas de sens à la vie de ceux qui en profitent ou qui en sont exclus.

Ce progrès ajouté à la mondialisation des échanges (commerciaux, technologiques, culturels...) déshumanise le monde à tour de bras. Le grand défi pour l'Église catholique est de savoir comment elle peut contrarier cette déshumanisation et revenir à ce que l'Évangile évoque : « *Si le sel vient à s'affadir, comment le salera-t-on ?* ».

Or, ne nous faisons pas d'illusions, le monde juge, même inconsciemment, que l'Église catholique, chrétienne, ne lui fournit plus le sel dont elle a besoin pour vivre. La responsabilité de l'Église n'est pas de dire que le monde ne comprend pas qu'elle possède ce sel, mais de trouver les moyens pour que ce qui paraît affadi redevienne attirant, au nom de la déclaration du Christ : « *Vous êtes le sel de la terre* ».

Comment redevenir ce sel ? C'est le troisième défi que l'Église catholique, et les Églises chrétiennes en général, ont à relever.

Être à genoux

L'Évangile et les actions du Christ, ses attitudes, nous renseignent sur la manière de vivre en chrétien. Être chrétien, n'est-ce pas, c'est essayer d'imiter le Christ au maximum de nos possibilités. On ne s'étonnera donc pas que je termine cette contribution par ce récit bien connu mais pas toujours utilisé à bon escient. Chacun de vous le reconnaîtra...

Ils dînaient ensemble pour la dernière fois. Le soir même, Jésus allait partir vers la mort. Il se leva alors, prit un linge pour le nouer à sa taille, remplit un bassin d'eau et s'approcha de chacun pour lui laver les pieds. Il arriva près de Pierre, celui qu'il instituera gouvernant de son Église, celui qui parlait fort et souvent trop vite.

La protestation jaillit, évidente à ses yeux : le monde est ainsi organisé que les tâches subalternes sont réservées aux serviteurs et que le Maître, comme il l'appelait, n'a pas à s'abaisser à de telles besognes. Quand on possède tant de pouvoir, celui de guérir la souffrance, celui des paroles de vie éternelle, celui de changer l'eau en vin, de faire grouiller les poissons dans les flots qu'ils ont désertés, celui de nourrir cinq mille affamés de cinq pains, celui de remettre les péchés, celui de réveiller l'ami mort... Quand on possède tous ces pouvoirs, quand on est la puissance de Dieu incarnée, ce n'est pas à genoux que l'on se présente, affirmait avec force ce pêcheur de Galilée : « *Non, jamais tu ne me laveras les pieds !* »

Pierre se laissa finalement convaincre. Jésus se remit ensuite à table et voulut expliquer son geste : « *Vous m'appellez le Maître et le Seigneur et vous dites bien, car je le suis. Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi* ».

Le commentaire aurait pu s'arrêter là et les apôtres en garder fidèlement la teneur, comme une leçon précieuse pour guider leur comportement, une loi sur le gouvernement des hommes : les maîtres sont au service de ceux dont ils dirigent la route. Mais Jésus ajouta : « *Sachant cela, vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique.* »

L'instruction, par cette seule phrase, prit une nouvelle dimension : il ne s'agissait plus seulement de se conformer à une règle, mais de découvrir un bonheur dans son application.

L'Église et ses gouvernants n'ont pas découvert le bonheur dans les pouvoirs qu'ils ont voulu exercer selon le modèle des puissants du monde. Sans doute certains d'entre eux ont-ils éprouvé du plaisir à être honorés, de la jouissance à condamner, de l'excitation à conquérir. Mais du bonheur, celui promis par le Fils du Dieu qu'ils devaient servir ?

Ceux qui consentent à se mettre à genoux devant leurs frères le découvrent inévitablement : il y a du bonheur qui naît de cette simple attitude. Du bonheur âpre et profond qui s'installe et se renouvelle, aucune sensation d'abaissement, une légèreté invraisemblable, une douceur.

Plus on est réputé puissant, célèbre, fort, en vue, plus ce bonheur s'accroît de la dignité qui s'offre ainsi à celui devant lequel on plie le genou, celui-là qui peut-être se croyait moins digne, moins fort, moins capable.

Se mettre à genoux n'empêche pas de croiser le regard de celui à qui on lave les pieds. Ce regard vous élève et vous transforme.

L'Église n'a pas toujours suivi l'exemple que Jésus lui donnait. Rien ne peut dédouaner l'Église de son obligation de se mettre à genoux, de nouer un tablier à sa taille et de laver les pieds de ceux qui ont marché dans la poussière, d'ôter les traces de l'effort, de soulager les plaies de la route.

Rien ne peut l'empêcher d'aller plus loin que le symbole qu'elle renouvelle chaque année le jeudi saint, symbole qui n'a de sens que si, quotidiennement, là où elle existe, elle se livre au même service, au même soin, au même amour.

Gouverner est servir. Cela ne peut être réduit à un slogan commode. Le pouvoir politique, culturel, moral de l'Église a été battu en brèche : son avenir n'est certainement pas de vouloir le reconstituer.

Annoncer le message de l'Église se fait à genoux, dans l'humilité et le service.

Tel est le quatrième défi qui se présente à l'Église : **apparaître comme servante.**

□

* Auteur de *Confession d'un Cardinal* (Éditions JC Lattès)

Retrouver la force d'attraction

Au début de ce troisième millénaire, l'Église catholique aborde une étape très particulière de son cheminement. Les vingt-cinq prochaines années, moment des deux prochains pontificats, seront reconnues comme une période cruciale pour les chrétiens.

Plus précisément, l'Église catholique se trouve à un tournant de son histoire qui la contraint à revoir un modèle de fonctionnement qui fit sa gloire et sa puissance. Elle ne voit clairement ni ce qui l'attend derrière ce virage du nouveau millénaire, ni quel nouveau modèle elle est appelée à construire pour être fidèle à la mission confiée par son fondateur, et continuer ainsi sa route.

L'Église possède une particularité très forte : telle qu'elle s'est formée depuis des siècles et telle qu'elle est constituée aujourd'hui, elle ne peut évoluer en profondeur et dans l'harmonie que si ses dirigeants initient et conduisent eux-mêmes les changements nécessaires. Pourquoi le gouvernement de l'Église est-il d'une importance si critique pour son avenir ? Simplement parce que le corps ecclésial fonctionne fortement sous l'influence de son autorité centrale. L'Église catholique est la société la plus centralisée au monde. L'autorité interne dont dispose son chef est incomparablement plus large que celle de n'importe quel autre gouvernant.

La baisse numérique qui a atteint l'Église dans les pays occidentaux et l'affaiblissement de son influence et de sa crédibilité dans le monde en général dans la seconde partie du 20^e siècle ne sont pas dus à des comportements indignes ou à des querelles dogmatiques. Cette crise trouve ses racines loin dans le passé et révèle que l'Église n'a pas su renouveler suffisamment sa manière de fonctionner et de se gouverner.

Une des difficultés de l'Église est qu'elle se regarde d'une autre façon qu'elle est regardée par les non-chrétiens. De bonne foi, elle ne comprend pas qu'elle puisse être l'objet de tant de critiques. [...] Il est bon que, sans exagération, des chrétiens convaincus, à l'aise dans cette Église, puissent dire à leurs coreligionnaires et à leurs responsables qu'un certain nombre de pratiques héritées du passé empêchent un grand nombre de nos contemporains de les considérer avec bienveillance.

Trop de personnes, à la suite de multiples malentendus ou maladroites, voire fautes, se sont éloignées d'une Église qui aurait pu leur offrir beaucoup et qu'elles auraient pu contribuer à faire progresser. L'Église a besoin plus que jamais de l'intelligence, du cœur et de l'énergie de tous ceux qui la composent. Elle s'appauvrirait de compter sur les seules forces de ceux qui la dirigent. Elle a également besoin que ceux qui l'ont quittée à cause de leurs déceptions acceptent de la regarder d'un œil neuf et lui rendent le service d'expliquer pourquoi ils sont partis.

Elle a besoin enfin que les non-croyants qui ne sauraient envisager de la rejoindre lui disent les raisons de leur refus. L'Église possède les moyens de retrouver la force d'attraction qui a été si longtemps la sienne, même si pour cela elle devra accepter un certain nombre de renouvellements dans sa manière de se présenter au monde et dans sa façon de fonctionner et de se gouverner.

Olivier Le Gendre, *Lettre aux successeurs de Jean-Paul II*, Éditions DDB, Paris, 2002, p. 7-9.

PRIÈRE DU SOIR

Me voici devant toi, mon Seigneur.

Tu me connais, tu as été avec moi tout au long de ce jour.

Je n'ai rien à te cacher. J'arrive comme je suis ce soir, fatigué ou content, fortifié ou découragé, en colère ou émerveillé.

Merci pour le don de cette journée.

Dans les joies comme dans les difficultés, tu étais là.

Ouvre mes yeux que je voie les merveilles de ton amour.

Je rends grâce pour tout le travail de Dieu dont j'ai été témoin aujourd'hui.

« **Bénis le Seigneur, n'oublie aucun de ses bienfaits.** » (Psaume 103)

Pardon pour toutes les fois où je me suis fermé aux mouvements de vie, où j'ai consenti aux forces de mort.

« **Même là, ta main me conduit, ta droite me saisit.** » (Psaume 139)

Je m'abandonne avec confiance dans les bras miséricordieux de Dieu.

« **Rends-moi la joie d'être sauvé.** » (Psaume 51)

Demain : De jour en jour je vois mieux la grâce dont j'ai besoin pour me laisser davantage conduire par toi.

Cette grâce, je te la demande pour demain, Seigneur, avec la confiance d'un enfant.

Je te confie aussi tous ceux que je vais rencontrer demain, le travail que j'aurai à faire.

« **Seigneur, n'arrête pas l'œuvre de tes mains.** » (Psaume 138)

MONIQUE LORRAIN

(DISCERNER. QUE SE PASSE-T-IL EN NOUS ? VIE CHRÉTIENNE N° 480)
PANORAMA, janvier 2010

MÉDITATION

RAJEUNIR...

« On nous a mis dans la tête que le but de la vie, c'est de réussir
en occupant des fonctions,
en gagnant beaucoup d'argent, en acquérant du prestige.
Quelle puérilité !

Ce n'est pas vrai: le but de la vie, c'est de rajeunir.
Chaque homme naît vieux, emmaillotté dans des mots,
des préjugés qu'on lui inculque.
Devenir jeune, c'est se libérer des entraves de la peur,
ne plus céder aux pesanteurs sociales,
devenir joyeux, même avec ses cicatrices.
La vie éternelle est faite pour être inaugurée ici.
L'Évangile est invitation à quitter la convention, l'appel au réveil.

Le plus grand service que nous puissions rendre à la société,
ce n'est pas de réussir, d'acquérir la considération,
c'est de devenir libres et joyeux. [...]

Toute la nature en qui vous êtes immergés vous rappelle
que vous n'êtes qu'un passant sans demeure éternelle ici.
Que rien donc ne doit être pris au tragique,
que l'essentiel est de survivre,
c'est-à-dire de faire exister ce qui est immortel en vous. »

JEAN SULIVAN (1913-1980)

"BLOC-NOTES" (ED. SOS, P. 14-15)
PANORAMA, janvier 2010

QUELS PRÊTRES POUR L'ÉGLISE DE DEMAIN ?

Pierre Allard, s.m.,
Professeur au Collège dominicain
Ottawa, Ontario, CANADA

Les responsables de la revue *Reflets lasalliens* m'ont proposé le sujet de cet article. Question incontournable pour les dirigeants de l'Église de demain et les personnes chargées de la préparation des candidats à l'exercice du ministère sacerdotal. Le sujet soulève la question du sacerdoce ministériel pour cette Église à venir en train de germer. On sait que, depuis ses débuts, elle est en constante mutation puisque vivante. Quel genre d'Église souhaite-t-on pour les années futures ? Comment la considère-t-on dans les faits ? Ce serait le sujet d'un autre article.

Note préliminaire de nature théologique

Il importe de rappeler d'abord une distinction théologique. Il ne semble pas approprié d'utiliser l'expression "prêtre" en référence à ceux qui ont reçu le sacrement de l'ordre. L'auteur est conscient de la longue utilisation du mot qui est bien ancrée dans le vocabulaire courant, mais il faudra un jour l'éliminer. ¹

INTRODUCTION

La question du sacerdoce apparaît essentielle pour la vie de l'Église. La réponse comportera plusieurs points se rattachant d'abord à ce qui semble requis chez les presbytres et la formation indispensable à donner à ceux qui se préparent à la réception du sacrement de l'ordre. Cette préparation fera d'eux des *hiéromenoi*, des personnes consacrées, mises à part pour rendre présent le Christ. Il est le seul à donner la vie; le presbytre existe « pour annoncer l'Évangile de Dieu » (Rm 1, 1).

Enfin, j'aimerais souligner d'emblée que les réflexions suivantes n'apporteront sans doute rien de nouveau ni de prophétique. Pourtant, il me semble plus important pour un presbytre de vivre intensément sa vie; sans cela il ne pourra jamais devenir prophète. Nul ne peut prédire ce que deviendra l'Église de demain, nul n'est devin, mais chose certaine, les personnes qui en assumeront la responsabilité ne pourront pas se comporter de manière quelconque.

I- Les aptitudes requises

Parmi les aptitudes jugées essentielles chez un presbytre aujourd'hui et demain, j'aimerais en privilégier quelques-unes m'apparaissant indispensables.

- Témoin du Christ

D'abord, le presbytre devra être un témoin de Jésus Christ Seigneur. L'Église

n'a pas besoin de fonctionnaires. Il lui faut d'authentiques témoins. Comme tous les membres de l'Église, le presbytre doit être un témoin par sa vie chrétienne. Le pape Paul VI le soulignait déjà et de façon fort à propos : « *L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres [...], ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins.* »² » Cela demeure aussi vrai aujourd'hui qu'au temps du Christ. Le presbytre doit être un homme prêt à aller aussi loin que son maître et à laver les pieds des autres si nécessaire. Don reçu du Seigneur, la foi doit devenir chez tout chrétien don de soi aux autres ! Le témoignage fait partie intégrale de la foi chrétienne. Sans lui, la vie du chrétien, peu importe sa fonction dans l'Église, restera peu féconde et portera peu de fruits. En elle-même la foi est suite du Christ. N'est-ce pas lui qui fait vivre ?

- Homme de la liturgie et des sacrements

En deuxième lieu, il doit être l'homme de la liturgie et des sacrements, surtout de l'Eucharistie. Celle-ci doit rester le centre de la vie de l'Église, puisqu'elle en est la source inépuisable pour tous. Thomas d'Aquin soulignait déjà que ce sacrement est comme la perfection de la vie spirituelle et la fin à laquelle tendent tous les sacrements.³ « *La Cène du Seigneur doit susciter le désir d'ajuster nos vies à ce que Dieu attend de nous.* »⁴ » N'est-ce pas en la personne du Christ qu'il confère la grâce tout en rendant un culte à Dieu et devient source inépuisable de l'exercice de la charité, de la communion⁵ ? Il reste vrai que les sacrements ont pour but de transmettre le salut et d'édifier l'Église. Ce trésor des sacrements doit être disponible aux fidèles puisque leur réception

alimente leur vie et leur apostolat. Il est important de les célébrer avec dignité, et non de façon répétitive et routinière, pour qu'ils deviennent de réels événements de salut. Le presbytre doit s'adresser aux gens qui y participent de tout cœur dans la foi et les aider à « repérer dans la liturgie de la Parole l'esprit qui doit l'animer, la spiritualité qui doit la féconder et la vie qu'elle veut transmettre. »⁶

Dans l'exercice du ministère liturgique, le presbytre devra être serviteur de la Parole de Dieu, dont personne n'est propriétaire. Paul le souligne, en d'autres mots, elle « n'est pas enchaînée » (2 Tm 2,9). Le rôle du prédicateur expliquant cette Parole ne consiste pas à partager ses idées favorites mais à chercher la vérité en annonçant la Parole avec audace. Elle est la révélation suprême de Dieu en Christ. Pour ce faire, il devra posséder le langage de l'Église pour l'exprimer de façon compréhensible et vraie pour aujourd'hui afin de découvrir « le présent dans le passé »⁷. Il est vrai d'affirmer que la « liturgie demeure un lieu privilégié où la Parole de Dieu s'exprime clairement. »⁸ Comment annoncer la Parole de Dieu de façon efficace sans s'impliquer de façon sérieuse ? Il est non moins vrai qu'à travers les siècles et pour une diversité de raisons, « le rôle essentiel de la Parole au sein de la liturgie est devenu moins évident dans la pratique sacramentelle de l'Église. »⁹ Il faut donc insister pour que ce rôle retrouve sa juste place.

La prédication, grâce à l'homélie, demande que le ministre sache expliquer la Parole. On ne peut pas séparer Sacrements et Parole dans l'exercice du ministère presbytéral. S'il ne paraît pas heureux et comblé dans son ministère, comment pourra-t-il parvenir à transmettre aux gens qui s'adressent à lui l'amour

pour ce ministère qu'il exerce au nom du Christ (*in persona Christi*) ? L'annonce de la vérité équivaut à parler d'une personne, le Christ Jésus, car il est la Vérité même. Le presbytre doit vivre intensément de l'Homme-Dieu, car le christianisme est avant tout une vie, dans le Christ. Tout chrétien devra nécessairement puiser cette charité, cet amour, dans le cœur même du Christ Jésus ressuscité. Mais le défi demeure entier pour l'homéliste de « faire en sorte que le texte proclamé devienne, pour les auditeurs, Parole devenue chair... », souligne un auteur, afin que cette Parole puisse parler aujourd'hui¹⁰.

- Artisan de communion

En troisième lieu, au sein de la communauté chrétienne dont il s'occupe, peu importe le nom qu'elle porte, son ministère l'amènera à se montrer un artisan de communion et de rassemblement entre tous. Rôle difficile, sans aucun doute. Prenons un exemple. Aujourd'hui les « paroissiens » n'ont pas l'habitude de partager leur « ministre », leur curé, et souvent cela crée des problèmes pour eux comme pour le curé qui manifeste parfois des préférences pour telle ou telle paroisse, chose que les gens ressentent facilement. J'ai entendu plus d'une fois des remarques déplaisantes de chrétiens à ce sujet. On connaît aussi des ministres incapables de respecter les normes émanant des autorités diocésaines, par exemple celle de ne pas célébrer le baptême sans préparation. Certains presbytres feignent ne pas le savoir, créant de la division entre paroisses d'une zone pastorale. N'est-ce pas là un indice sérieux de leur incompréhension profonde du vrai sens du Corps mystique où en particulier tout le Peuple de Dieu doit

réellement être habité par l'Esprit Saint, en commençant par celui qui en est responsable devant l'Évêque, le presbytre ?

- Travail d'équipe

La communion (*koinonia*) ne peut s'accomplir sans que le ministre possède à un niveau élevé la capacité fondamentale de travailler en équipe. N'est-ce pas le sens de « Portez les fardeaux les uns des autres... » (Ga 6, 2) ? Et par là, on entend plus que de donner la parole aux laïcs travaillant avec le presbytre, pour ensuite faire à sa guise, détruisant ainsi dans les faits la communion. D'ailleurs, comment un homme seul pour l'immense tâche qu'on lui confie peut-il tout faire sans aide ? Cela me semble impossible pour avoir moi-même été responsable d'une paroisse ! Il lui importera donc avant tout d'être un multiplicateur de laïcs aptes à travailler pour le Peuple de Dieu, un homme soucieux de donner accès à la responsabilité à tous selon la nature particulière de leurs dons et la reconnaissance concrète de leurs charismes individuels découlant de leur adhésion au Christ dans le baptême. On entend trop de responsables mentionner à l'heure actuelle : « Je ne veux pas travailler avec... » Un lien intime existe entre la tâche d'unité et de rassemblement du presbytre et l'Eucharistie qui, comme l'affirme saint Augustin, est « sacrement de l'amour, signe de l'unité, lien de la charité »¹¹ et mystère de la communion du Dieu-Trine. Pour cela, le presbytre devra apprendre à vivre et à travailler avec les gens comme avec des frères. En se souvenant qu'en toute vérité des laïcs peuvent accomplir des choses aussi bien qu'eux et parfois même mieux. C'est ici que l'humilité entre en jeu et elle facilite

beaucoup l'exercice du ministère. Cela peut parfois sembler difficile au presbytre parce qu'il n'a pas assez appris à partager, à déléguer, à travailler avec les autres, même pas avec d'autres presbytres. La communion exige aussi du presbytre de s'ouvrir à tous les hommes incroyants ou autres, tâche énorme qui dépasse ses seules capacités humaines, d'où la nécessité absolue de travailler avec des laïcs et d'autres presbytres. Dans l'Église, le presbytérat et le laïcat sont nécessairement responsables de la vocation commune découlant du baptême.

- Homme d'écoute

Un autre point essentiel requiert que le presbytre soit un homme d'écoute. Il devra apprendre non seulement à écouter les laïcs avec lesquels il travaille, mais aussi apprendre à les respecter et à leur faire confiance, à leur faire une place réelle dans l'Église. Le Seigneur envoya les apôtres en mission pendant son ministère public, mais il se soucia aussi de mandater soixante-douze disciples pour leur venir en aide devant l'énormité de la moisson... (Lc 10,1)

- Plus qu'un fonctionnaire

Investi du « sacerdoce ministériel », le presbytre doit être beaucoup plus qu'un fonctionnaire travaillant de neuf à dix-sept heures. Cela ne signifie pas qu'il ne doit pas se reposer, se donner un rythme de vie satisfaisant pour pouvoir durer dans son ministère, loin de là. De toute évidence, le ministre a reçu ce que l'on peut appeler charisme institutionnel. Son rôle consiste à aider le Peuple de Dieu à se structurer par son service ministériel. Comme tout disciple du Christ, le ministre

du culte a reçu gratuitement et doit donner gratuitement (Mt 10,8). Ces paroles de Jésus s'adressent à tous ceux envoyés en mission. Le futur ministre doit devenir de plus en plus un être passionné du Christ. Cette passion l'empêchera de se laisser aller au fonctionnariat. L'appel reçu du Christ le destine à travailler dans, avec et pour le peuple¹².

- Aptitudes prophétiques

Le monde a déjà été sauvé par la vie, la passion-résurrection du Christ. Par conséquent, le ministre ne cherchera pas à agir comme sauveur et il rappellera sans cesse aux membres de la communauté chrétienne leur dignité de baptisés, d'enfants de Dieu, et l'importance de rester attachés au Christ dont ils ont été marqués par un sceau indélébile lors de leur baptême.

Le presbytre devra aussi posséder des aptitudes de prophète. Il y a déjà fort longtemps, le grand auteur français Julien Green affirmait dans son *Journal* une réalité existant encore : « *Les sermons sont d'un ennui mortel, les prêtres ne demandent jamais l'héroïsme aux fidèles, ils ne songent qu'à les rassurer : ils les endorment.* » La fonction première du prophète, animé par l'Esprit de Dieu dont il tient la Parole, est d'annoncer Dieu et d'inviter les gens à se tourner vers lui. Le sujet a déjà été abordé plus haut, mais il valait la peine de le souligner de nouveau ici en raison de son importance.

Il serait possible de continuer encore sur le sujet, mais l'essentiel a été souligné et il importe maintenant de se tourner vers la formation à donner aux presbytres, car elle aussi ne peut être négligée pour le bien du Peuple de Dieu.

II- La formation des futurs presbytres

Après avoir insisté, dans un premier temps, sur les aptitudes essentielles du presbytre, il importe de s'arrêter et de se questionner maintenant sur la formation spécifique et nécessaire à donner dans la pratique aux ministres du culte pour qu'ils puissent remplir leur rôle de façon adéquate. Comment le presbytre pourra-t-il devenir signe, prophète ?

Tout le domaine de la formation des futurs presbytres revêt une importance primordiale et doit se faire dans la ligne des exigences essentielles recherchées et énumérées plus haut. Cela implique que les formateurs soient eux-mêmes choisis sur le volet par l'évêque diocésain et aptes à exercer un discernement concret en ce qui concerne chacun des candidats se présentant en vue du presbytérat parce qu'ils ont le souci de l'Église et pas seulement du nombre. Il ne faut pas cacher que tous ne sont pas aptes ou idoines à accomplir cette tâche.

La formation du futur ministre des sacrements et de la Parole doit tourner, à notre humble avis, autour de trois grands axes. Nous allons maintenant tenter de les développer un peu.

- Au plan intellectuel

D'abord, il importe que la formation des presbytres soit excellente au plan intellectuel, en se rappelant toutefois qu'il n'y a pas de mal à ce qu'il soit un vrai savant. Cette formation intellectuelle permettra au futur presbytre de ne pas induire les gens en erreur, mais de leur partager la saine doctrine. La formation intellectuelle ne vise pas à préparer un individu chez qui l'aspect cérébral domine et occupe la

première place. La formation de ces individus doit les rendre capables de relativisme dans les faits et dans la vie quotidienne. Quand le cérébral prend le dessus, il y a un danger que l'individu adopte une attitude dominatrice face aux gens qu'il est appelé à servir. Un futur presbytre recevra une formation intellectuelle sérieuse, sans avoir à être un spécialiste, mais un individu qui est parvenu, avec l'aide de ses formateurs, à bien intégrer les connaissances apprises pendant ses années d'études philosophiques et théologiques, et non seulement d'acquérir des crédits dans chaque matière dans le but premier d'obtenir un diplôme universitaire. Sans cette intégration essentielle et précieuse, la formation restera superficielle et plus ou moins inutile tout en pouvant facilement devenir source d'une vision basée uniquement sur la logique sans tenir compte des personnes. On sait que plus un ministre possède de vastes connaissances bien intégrées, plus il pourra aider les gens qui s'adressent à lui avec leurs problèmes de vie. Il doit donc sans cesse continuer sa formation intellectuelle et se tenir à jour, et même dans des domaines comme la sociologie et la psychologie. Il y en a trop qui, suite à la réception du sacrement de l'ordre, n'ont pratiquement jamais ouvert un livre de théologie, encore moins dans des domaines complémentaires. Certains individus ayant reçu le sacerdoce ministériel affirment parfois qu'il leur suffit de bien apprendre des situations concrètes du ministère pour faire face aux problèmes rencontrés jour après jour. Il est permis et même requis de s'objecter à une telle approche qui me semble plutôt basée sur la paresse intellectuelle que sur la réalité. On ne peut nier que l'apprentissage concret existe mais il ne suffit pas.

- Au plan moral

Cette formation doit ensuite se préoccuper du vaste domaine du développement moral du candidat sans en faire des spécialistes portés à argumenter de façon excessive sur chaque question morale qui se présente. La casuistique n'est jamais parvenue, dans l'exercice du ministère, à faire changer un individu confronté à un problème réel. En y réfléchissant bien, le développement moral de l'individu est avant tout l'approfondissement de sa foi vécue au quotidien.

Le grand domaine du ministère ordonné ne doit pas devenir un repaire de gens désaxés. On connaît trop les énormes problèmes causés par le manque de discernement vocationnel ici comme dans plusieurs Églises diocésaines aux États-Unis d'Amérique. Après avoir discuté avec un évêque américain, il m'a avoué avoir versé 35 millions de \$ pour de tels problèmes dans son diocèse. Ce problème a provoqué un énorme scandale chez les laïcs chrétiens, mais aussi chez toutes les personnes de bonne volonté qui en ont été témoins ou en ont entendu parler. A-t-on une telle peur de manquer de ministres du culte que l'on est prêt à faire d'énormes compromis sur la qualité de ceux que l'on accueille en oubliant trop facilement de tenir compte de la nature et de la mission propre au sacerdoce ministériel. A-t-on peur de refuser des candidats qui, au plan de la solidité affective et psychique, ne manifestent même pas le développement de base requis pour devenir des ministres de Dieu ? Il convient de se souvenir que le célibat est une grâce reçue de Dieu, en vue d'un service, et non un fardeau à assumer à la légère sans discernement avec un conseiller spirituel sérieux et compétent.

- Formation axée sur le domaine spirituel

Pendant les années de formation, on doit s'assurer que la vie du futur ministre soit axée sur le domaine spirituel, car son but ne sera-t-il pas d'aider les gens à développer leur relation à Dieu tout comme ce doit être son but personnel ? Ensuite, je dirais en même temps, il pourra aimer les autres davantage. Les paroles de Pierre s'appliquent bien au ministre : « *À l'image du Dieu saint qui vous a appelés, soyez saints, vous aussi, dans toute votre conduite, selon qu'il est écrit : 'Vous serez saints, parce que moi, je suis saint'.* » (1 P 1,15-16) Il est la seule source de toute sainteté; sans relation forte avec lui, il sera difficile au futur presbytre de développer cet aspect de sa vie. Les responsables de formation doivent donc se préoccuper de voir à ce que les individus en formation possèdent une vie morale et spirituelle leur permettant de continuer sans cesse à grandir et à se développer à ce niveau. Un ministre stagnant dans sa vie chrétienne ressemble à un rameur en chaloupe tentant de remonter le courant d'une rivière mais ayant cessé de ramer. L'expérience démontre que non seulement il ne progressera peu ou pas, mais qu'au contraire il lui arrivera souvent de régresser. Le futur ministre doit donc constamment être en tension vers la Parousie, ce qui signifie de façon concrète que son cœur doit constamment être brûlant du désir de la sainteté. Comme l'affirmait avec une profonde conviction Thomas More, il arrive que « *nous préférons le chercher [Dieu] par la spéculation sans jamais le trouver au lieu de le posséder par l'amour, alors que le trouver serait vain sans l'amour.* »¹³ Cela signifie donc que plus un être s'appuie sur le Seigneur, moins il n'a à craindre car il repose sur un roc stable et inamovible.

- Aspect spirituel de la formation

Cette formation s'avérerait trop limitée si elle ne comportait, pendant le cycle de préparation, un aspect spirituel de premier plan. On doit s'assurer que les futurs presbytres aient appris à établir une relation de base forte avec Dieu, par une authentique vie d'union à lui, où ils ont déjà appris à se laisser surprendre par lui dans la prière intime. Autrement, ils ne seront, dans l'exercice de leur ministère ou de l'apostolat, que des cymbales retentissantes (1 Co 13, 1), ressemblant à la définition donnée ci-haut par Julien Green. On peut à bon droit parler ici des années de formation comme d'un temps par excellence pour apprendre aux futurs presbytres à se placer résolument à la suite du Christ, et donc de prendre la ferme résolution de devenir des saints un peu plus chaque jour de leur vie. Cela ne signifie pas qu'ils ne connaîtront pas de périodes creuses ou plus difficiles, mais ils auront un attachement, un amour suffisant pour s'en sortir avec l'aide du Seigneur. D'où la primauté accordée à la prière, façon de dire à Dieu que l'on est réellement amoureux de Lui, qu'on ne souhaite pas le mettre de côté, mais qu'on a besoin de lui. En un mot, le futur presbytre doit apprendre à bien vivre, grâce à la prière, aux sacrements, à la Parole de Dieu et à un sain équilibre de vie.

- Apprentissage au don de soi

Placer ses pas dans ceux du Christ pour le suivre impliquera encore un apprentissage au don de soi. Il vaut la peine d'insister ici sur la définition d'un saint donnée par le Père Carré : « *Les saints, ce sont des hommes délivrés d'eux-mêmes à force d'être donnés aux autres.* »¹⁴ Sans oublier toutefois que tout baptisé a reçu un appel

à devenir saint, ce qu'on qualifie souvent de « vocation universelle à la sainteté ». Si l'essence même de toute vocation chrétienne consiste à faire le don de sa propre vie comme le Christ Jésus et Sauveur (Jn 15,13), combien plus, me semble-t-il, ne devrait-il pas en être ainsi pour le candidat qui veut passer sa vie au service des autres !

S'ils n'ont pas appris au grand séminaire à se donner aux autres, facilitant l'altérité entre les gens, mais à vivre plutôt pour leurs aises, leurs préférences, leurs goûts, ils ne deviendront jamais de vrais pasteurs et alors ils seront beaucoup plus des fonctionnaires que des ministres du Christ Jésus, des gens à la recherche de leur confort et de tout ce qui peut leur apporter satisfaction et plaisir. Ils ne deviendront jamais des hommes entièrement donnés. Ne serait-ce pas un indice sérieux d'un manque de vocation au sacrement de l'ordre que le projet de l'individu « *soit tout humain plutôt qu'inspiré par la grâce?* »¹⁵

- Apprendre à être un homme intérieur

Si le futur presbytre n'apprend pas, pendant ses années de formation, à devenir un *pneumatikos*, un homme intérieur dans le sens plénier de l'expression, comme le définit l'apôtre Paul, il ne le deviendra jamais. Il doit en arriver déjà à imiter l'apôtre des nations qui déclare avec la plus grande conviction : « *Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi.* » (Gal 2,20). L'imitation du Christ commence bien avant l'ordination sacerdotale et les responsables de la formation devront aider les séminaristes à développer sans cesse cette vie dans le Christ si essentielle à qui veut être un authentique témoin du Christ. Autrement, ces formateurs seront

passés à côté du but de la formation dont ils sont responsables dans les séminaires au nom de l'évêque et de l'Église. Car, dans l'Église, la vie de chacun est un don de l'amour créateur de Dieu tout comme la vocation particulière à laquelle tous sont appelés. Sans authentique vie intérieure, on peut se demander si le candidat au sacerdoce ministériel possède réellement une vocation à suivre le Christ dans ce ministère.

- L'appel n'est pas un refuge

On n'est pas appelé à la vie de presbytre si on choisit cette vocation parce que l'on ne sait quoi faire d'autre, alors que dans le passé on souhaitait parfois devenir presbytre pour le prestige rattaché à cette

fonction ecclésiale. Le presbytérat n'est pas un refuge. On voit beaucoup trop de candidats encore aujourd'hui qui ont malheureusement passé à travers les années de formation sans avoir à subir l'épreuve réelle du discernement de la part des responsables du grand séminaire et dans l'épreuve de stages prolongés où ils ont à faire face aux difficultés du ministère autant qu'à ses joies. À son évêque lui partageant son désir profond de ramener la foi chez ses diocésains, le Curé d'Ars lui répondit de façon prophétique : « *Il faut faire des saints de tous vos curés.* »¹⁶ Il me semble que c'est ce qu'il faut encore aujourd'hui. Il importe enfin de rappeler que l'appel exige qu'un candidat soit idoine, qu'il s'agisse d'un ministère laïc ou ordonné¹⁷.

CONCLUSION

Il se peut fort bien que l'Église que l'on connaît présentement disparaisse un jour. En soi, cela a peu d'importance si les baptisés revêtus du sacerdoce commun et ministériel ne cessent de croire en Jésus Christ Sauveur et vivent de sa vie tous les jours de leur existence. Car alors l'Église pourra naître de façon nouvelle par la force de l'Esprit Saint.

Ces quelques idées me semblent essentielles à mettre de l'avant concernant la formation et les qualités jugées non moins essentielles de la part des futurs membres du sacerdoce ministériel dans l'Église.

Avant de mettre le point final, j'aimerais rappeler que tout presbytre « *est appelé à servir son Seigneur, même s'il lui faut découvrir, parfois dans les larmes, la fidélité à un Évangile exigeant et l'amour d'une Église pécheresse et sainte.* »¹⁸ Cela reste évidemment vrai pour les années futures.

Il y aurait sans doute bien d'autres points encore à souligner pour répondre de façon adéquate à la question posée au départ. Mais d'autres articles de ce même numéro compenseront sans doute cette lacune. Mais, si la chose m'est permise, j'aimerais référer les lecteurs à deux ouvrages en particuliers sur le sujet : *La formation des futurs prêtres*, Ottawa, Conférence des évêques catholiques du Canada, 2000; et *Program of Priestly Formation, Fifth Edition*, Washington, D.C., United States Conference of Catholic Bishops, 2006, ainsi qu'au dépliant "Les prêtres serviteurs au cœur du monde et de l'Église" de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec, 2009. Nous n'avons pas voulu nous en servir dans la rédaction de cet article pour

exposer nos propres idées sur le sujet. L'auteur croit réellement ne pas aller contre les idées contenues dans ces documents importants. □

¹ Un coup d'œil sur le Nouveau Testament permet d'affirmer l'absence de cette distinction. Un bibliste chevronné souligne : "au sacerdoce réel du Christ correspond donc le sacerdoce réel de tous les chrétiens invités à s'approcher de Dieu avec leur vie concrète" (Cf. A. Vanoye, "Sacerdoce commun et sacerdoce ministériel", *Nouvelle Revue Théologique* 97-1, 1975 p. 200). On peut consulter aussi un article beaucoup plus récent sur le sujet, "Sacerdoti o presbiteri?" dans *Laós*. 2 - Maggio-Agosto, Anno XVI - 2009, pp.41-44. En rigueur de termes, tous les chrétiens, de par leur baptême, sont "prêtres" car ils participent à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ (Cf. Concile Vatican II, Constitution sur l'Église *Lumen Gentium*, n° 31. On ne saurait trop recommander la lecture du volume de Marie-Thérèse Nadeau, *L'Église c'est nous. Pour une affirmation renouvelée du laïcat*, Montréal, Médiaspaul, 2002). Comme on le sait, lors du baptême d'un enfant ou d'un adulte, lors de l'onction avec le saint-chrême, la formule se termine ainsi : "pour que vous demeuriez éternellement les membres de Jésus Christ, prêtre, prophète et roi." (Voir, par exemple, le *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes*, Nouvelle édition, Paris, Desclée/Mame, 1996, p. 194.).

Tous participent donc au sacerdoce du Christ, l'unique prêtre. À tous il importe de mettre à profit les dons reçus de l'Esprit "pour annoncer en paroles et en actes la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu (*fonction* prophétique), faire de leur vie un don inscrit dans l'offrande du Christ qui donne sa vie pour tous les êtres humains (*fonction* sacerdotale) et orienter l'histoire de l'humanité dans la dynamique du Royaume de Dieu (*fonction* royale)." (Cf. A. Borrás et B. Malvaux, "Des laïcs au service de l'Évangile : le défi des nouveaux ministères", in *Pro-Jet*, année 2000, n° 10, p. 12.)

Il n'est pas inutile de rappeler ici la parole prophétique et si vraie de saint Augustin distinguant le titre d'évêque de celui de chrétien : "Le premier titre est celui d'une charge reçue, le second celui d'une grâce..." (Cf. *Sermon* 340, 1. PL 38, cité d'après Nadeau, *L'Église c'est nous*, p. 30.)

Le sacerdoce commun ne peut être séparé du Christ, seul à posséder le "sacerdoce plénier et unique" comme le soulignait déjà le père M. J. Nicolas (cf. *La grâce d'être prêtre*, p. 134.); ajoutant que "la consécration la plus profonde et la plus totale à Dieu, c'est le baptême qui la donne" (Cf. p. 134). Il faudrait travailler et approfondir la question de la théologie du laïcat. On peut toutefois utiliser les expressions "sacerdoce ministériel" et "sacerdoce commun des fidèles" (Cf. Concile œcuménique Vatican II, *constitutions, décrets, déclarations*, textes français et latins, table biblique et analytique et index des sources, Paris, Éditions du Centurion 1967, Constitution dogmatique sur l'Église "Lumen gentium", paragraphe 10, 2). Ceci dit, il devient possible de s'attarder à répondre à la question soumise.

² Paul VI, "Allocution aux membres du Conseil des Laïcs", le 2 octobre 1974, dans AAS 66 (1974), p. 568. On retrouve aussi la citation dans Paul VI, *L'évangélisation dans le monde moderne, Exhortation apostolique "Evangelii Nuntiandi"*, du 8 décembre 1975, Montréal, Fides, 1975, n° 41, p. 39.

³ S. Thomas, *Somme théologique*, III, q. 9, a. 3.

⁴ M.-T. Nadeau, *Une mémoire sans pareille, l'Eucharistie*, Montréal, Médiaspaul, 2001, p. 41.

⁵ Nadeau, *Une mémoire...*, p. 99.

⁶ O.-A. Durocher, "Les principes de la liturgie de la Parole", dans *Vivre et célébrer* vol. 43 n° 199 automne 2009, p. 12.

⁷ Benoît XVI, Réflexion à l'ouverture de la première congrégation générale du synode sur "La Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église", cité ici d'après R. St-Gelais, "La parole de Dieu et le synode", dans *Vivre et célébrer*, vol. 43 n° 198 été 2009, p. 533. On retrouve le texte de Benoît XVI sur le site du Vatican sur le web.

⁸ R. St-Gelais, "La parole de Dieu et le synode", p. 54.

⁹ J. Grou, "La parole de Dieu dans la liturgie et les sacrements", dans *Vivre et célébrer*, vol. 43 n° 199 automne 2009, p. 4.

¹⁰ G. Routhier, "Du texte à la Parole", dans *Vivre et célébrer*, vol. 43 n° 199 automne 2009, p. 18. Il vaut la peine de lire et d'étudier tout ce numéro de la revue.

¹¹ Augustin, *In Iohannis Evangelium Tractatus* XXVI 13, CCL 36, 266.

¹² M. Gaidon, *Prêtre selon le Cœur de Dieu*, Paris, Médiaspaul, 1986, p. 21.

¹³ Cité par G. Marc'hadour, *Thomas More ou la sage folie*, Paris, Éditions Seghers, 1971, p. 21.

¹⁴ A.-M. Carré, *La sainteté*, Paris, Cerf, 2004. p. 7.

¹⁵ P. Allard, *Le Curé d'ars et la Société de Marie*, Sillery, Collection "Présences de Marie", n° 7, 2009, p. 27.

¹⁶ Allard, *Le Curé d'Ars*, p. 96.

¹⁷ A. Borrás, "Les Laïcs : suppléance ou partenariat ?", extrait de la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. XCV (2000), n° 3, p. 309.

¹⁸ M. Gaidon, *Prêtre selon le Cœur de Dieu*, Paris, Médiaspaul, Montréal, Éditions Paulines, 1986, p. 80.

Davin et Salamolard

Messages pour les vocations

Faut-il prier pour obtenir des vocations ? La réponse est assurément positive, mais est-ce une démarche suffisante ? Comme beaucoup de responsables concernés, nous estimons qu'il ne faut pas se contenter de prier, et qu'il s'agit surtout d'agir. Ainsi, on n'imagine pas prier pour la paix sans s'engager résolument pour que celle-ci advienne. De même, il n'est guère profitable de prier pour les vocations sans chercher activement à les susciter, les favoriser par tous les moyens légitimes, notamment en supprimant d'éventuels obstacles qui empêcheraient aujourd'hui des jeunes gens de prendre le chemin de la prêtrise.

Notre Église affirme que « Dieu promet à son peuple de ne jamais le laisser sans pasteur », qu'il garantit de donner à son Église des pasteurs selon son cœur. Autrement dit, Dieu n'attend pas notre prière pour susciter des vocations. Le problème n'est pas chez lui. Où est-il donc ? Chez nous, évidemment. Mais chez qui précisément ? Chez les jeunes qui seraient sourds aux appels de Dieu ? Chez leurs parents qui n'encourageraient pas un enfant à devenir prêtre ? Dans les écoles et les mouvements de jeunes où cet engagement n'est plus présenté

comme un chemin de fécondité, de bonheur et de solidarité ? Dans la discipline de l'Église elle-même qui maintient des obstacles à l'ordination qu'elle pourrait aussi bien lever ?

Nous pensons également que le témoignage de prêtres heureux, épanouis dans leur ministère – donc pas stressés ni surchargés – est sans aucun doute le meilleur "argument" capable de décider des jeunes gens à s'engager, eux aussi, dans cette voie.

Combien de prêtres actuels ont choisi, comme nous-mêmes, de répondre à l'appel du Christ et de l'Église, parce qu'ils ont rencontré, durant leur enfance ou leur adolescence, un prêtre qui les a marqués par sa personnalité, son amitié profonde pour le Christ et pour les hommes ?

Nous espérons bien rayonner quelque chose de la joie qui nous habite et nous souhaitons de tout cœur que nos confrères d'aujourd'hui et de demain en témoignent aussi, et de façon intensive, grâce notamment à un ajustement du statut et de la fonction presbytérale aux réalités d'aujourd'hui, dans l'esprit de l'évangile.

N'est-ce pas une joie profonde que d'être invité à vivre sa vie adulte dans le service, en agissant au nom du Christ et en le représentant ?

Une vie ainsi consacrée à l'essentiel – c'est-à-dire à aimer de façon désintéressée, à toucher les cœurs – est riche de sens ainsi que de fécondité humaine et spirituelle. Ceux et celles qui la vivent vraiment sont comblés au-delà de toute attente.

Si une telle vie ne semble pas attirante aux yeux de nos jeunes contemporains, c'est en partie parce qu'elle est perçue comme trop exigeante ou réservée à des vocations exceptionnelles. Mais c'est aussi qu'elle est souvent perçue comme insignifiante dans la mesure où elle ne reflète peut-être pas assez la pure lumière de l'évangile.

L'Église doit tout faire pour que la figure du prêtre ou du religieux devienne plus rayonnante et soit vécue dans des conditions adaptées à notre époque, compte tenu des besoins nouveaux des fidèles et de l'évangélisation.

C'est évidemment l'affaire personnelle de chaque personne engagée dans cette vocation. Mais cela réclame aussi des décisions de l'Église universelle. Sans formalisme, ni étroitesse, ni crispation sur un modèle "classique", la mission et la vie du prêtre doivent être repensées au plus haut niveau. Cette question mérite à elle seule un concile. En attendant, elle se pose déjà au sein des ordres religieux traditionnels. Leur réflexion pourrait nourrir celle de l'Église universelle. (...)

Des prêtres pour demain

En janvier 2007, les évêques de Belgique adressaient une lettre de soutien aux prêtres de ce pays intitulée *"Dieu a voulu vous apporter un encouragement puissant"*. Ce geste pastoral et fraternel laisse toutefois deviner une situation inquiétante. Si les prêtres ont grand besoin d'être encouragés, un peu partout en Europe et en Amérique du Nord, c'est qu'ils exercent leur ministère dans des conditions de plus en plus difficiles.

Leur moyenne d'âge se situe entre 60 et 70 ans, selon les pays. La relève, malgré de nombreux et pressants appels de l'Église, est largement insuffisante : dans les années qui viennent, le nombre de prêtres en activité va encore diminuer. À chaque décès de l'un d'entre eux, le

collègue voisin hérite de ses tâches, c'est-à-dire augmente le nombre de lieux de culte à desservir. Par boutade, certains prédisent que, sauf changement radical, l'on s'oriente vers un seul prêtre par doyenné.

Comment exercer aujourd'hui avec enthousiasme et sérénité son ministère quand les agendas débordent, que le temps consacré à la vie spirituelle, à la formation, aux rencontres, aux loisirs diminue comme peau de chagrin ? Comment donner envie à des jeunes gens, dans ces conditions, de se lancer dans une vie aussi peu gratifiante en apparence ? On comprend le découragement des uns, on craint l'usure prématurée des autres.

La principale difficulté

Mais là n'est pas le coeur du problème. L'enjeu véritable ne concerne pas seulement ni d'abord les personnes engagées dans cette vocation, même si cela n'est pas négligeable. La question décisive touche à l'existence même de communautés chrétiennes vivant de l'eucharistie. L'Église vit de l'eucharistie : c'est le titre de la dernière encyclique du pape Jean-Paul II (avril 2003). Et l'importante Constitution dogmatique du concile Vatican II sur l'Église, *Lumen Gentium*, proclame cette affirmation souvent reprise dans les textes officiels : l'eucharistie est « source et sommet de toute la vie chrétienne », elle « édifie l'Église ». Et Jean-Paul II de préciser : « Si l'eucharistie édifie l'Église et l'Église fait l'eucharistie, il s'ensuit que le lien entre l'une et l'autre est très étroit ». Benoît XVI a confirmé ce même enseignement dans sa récente Exhortation apostolique : « L'Eucharistie est donc constitutive de l'être et de l'agir de l'Église ».

En parlant des prêtres, nous voulons surtout prendre en compte l'avenir de l'Église ainsi que l'importance de l'eucharistie pour la vie de nos communautés. Ce sujet paraît épineux, il est cependant incontournable. Nous l'abordons en toute simplicité et avec d'autant plus de sérénité que nous assumons avec bonheur notre ministère de prêtres depuis une quarantaine d'années, tant dans le ministère paroissial qu'en d'autres engagements spécialisés, dont l'écriture d'articles et de livres.

Si notre attention se concentre sur le prêtre, nous n'oublions pas qu'il y a bien d'autres vocations dans l'Église. Notre

temps en a vu éclore et fleurir de très nombreuses, notamment parmi les fidèles laïcs et dans diverses formes de vie religieuse. Mais la prêtrise, qui reste une pierre angulaire de l'édifice ecclésial, semble devenue aujourd'hui le maillon faible du ministère catholique. D'où l'urgence de s'interroger à son sujet.

Données du problème

La situation en Europe et en Amérique du Nord notamment, mais et aussi en Afrique ou en Amérique du Sud, est plus que préoccupante, tant est flagrant le décalage entre deux données, l'une théologique et est l'autre factuelle.

Théologiquement, la célébration de l'eucharistie est indispensable à la vie et à la croissance de la communauté chrétienne. Cette célébration requiert la présence d'un prêtre ordonné. Autrement dit, des prêtres en nombre suffisant sont indispensables à la vie normale de l'Église. Pratiquement, depuis des années, les prêtres ne sont plus assez nombreux, et l'avenir s'annonce encore plus sombre si rien ne change. Autrement dit, la célébration de l'eucharistie chaque dimanche n'est déjà plus assurée en de nombreuses paroisses. Conclusion : l'Église catholique se trouve dans un état de traumatisme sacramentel. Elle est blessée dans son coeur même, puisque beaucoup de fidèles sont ou seront privés de la célébration de l'eucharistie, source et sommet de la vie chrétienne. Ils ont pourtant le droit de recevoir de leurs pasteurs les biens spirituels, surtout la Parole de Dieu et les sacrements. Parmi ceux-ci, l'eucharistie demeure le "sacrement des sacrements". Ce droit repose lui-même sur une nécessité spirituelle : c'est en célébrant

l'eucharistie que la communauté chrétienne se construit et nourrit ses membres. Impossible, par conséquent, de se résigner à la situation actuelle, qui constitue un véritable drame ecclésial et un des grands défis de la vie chrétienne en Occident. [...]

Redécoupage des diocèses

Bien des diocèses en Europe ont procédé à un remaniement territorial important, tenant mieux compte des réalités sociales et ecclésiales. Des "clochers" nombreux ont été regroupés en "unités pastorales" plus vastes, organisées sur de nouvelles bases. Ces opérations ont donné d'heureux résultats : maintien et dynamisation des petites communautés locales, meilleure répartition des forces pastorales, mobilisation des laïcs, délégation des responsabilités, redéfinition heureuse du rôle du prêtre.

Mais les limites de cette solution sont aussi considérables. Il est évident, d'abord, que ce système n'augmente pas par lui-même le nombre de prêtres. La situation de pénurie n'est donc que repoussée et s'aggrave lentement. À chaque décès d'un prêtre responsable en fonction, un de ses voisins hérite de son territoire. Jusqu'à quelles limites géographiques étendra-t-on le champ d'activité de ces pasteurs ? Jusqu'à quel épuisement et quel âge exigera-t-on leur courageux dévouement, au détriment d'un peuple chrétien qui souhaite plus de proximité ? Dès maintenant, dans les diocèses restructurés, faute de prêtres, l'eucharistie n'est pas célébrée chaque dimanche dans toutes les communautés locales, surtout rurales. Et demain ?

À quand ce concile ?, op. cit. pp.60-62. pp. 41-43.

La fin d'un modèle

À partir du moment où il fut totalement admis que ne pas croire n'était plus une aberration, la religion sociologique s'écroula. La transmission de la foi, les fêtes religieuses, les sacrements de l'existence (baptême, mariage, extrême-onction), qui faisaient partie du patrimoine culturel, furent désertés en une ou deux générations. Les idéologies du soupçon (marxisme, freudisme...) s'engouffrèrent dans la brèche et l'élargirent.

Ce n'est pas au XX^e siècle que l'Église perdit soudain sa crédibilité; c'est simplement à ce moment qu'il apparut clairement qu'elle l'avait perdue. Beaucoup de croyants sociologiques en prirent acte et désertèrent les églises, les sacrements et l'observation des préceptes religieux.

Nous vivons aujourd'hui la fin d'une lente désagrégation d'un modèle d'expression chrétienne qui a mis des siècles à se construire, a vécu d'autres siècles encore, et a commencé il y a trois ou quatre cents ans à se défaire sans que l'Église ait pris l'exacte mesure du phénomène.

Olivier Le Gendre, *Lettre aux successeurs de Jean-Paul II*, op. cit., p. 18.

Sommes-nous si différents ?

Du 18 au 25 janvier, chaque année, les chrétiens "séparés" – protestants, anglicans, orthodoxes et catholiques – prient davantage pour leur unité et se rencontrent. L'œcuménisme est un tout petit enfant au regard de l'histoire de l'Église : il n'a qu'un siècle. Enfant merveilleux, il porte les plus belles promesses. Mais il ne grandira pas sans effort pour se connaître, pour connaître l'histoire de l'autre. Ce dossier nous permet de mieux comprendre.

CHRISTOPHE CHALAND

AMBIANCES, VISAGES... Ici, dans une banlieue parisienne, c'est un pasteur protestant évangélique, micro à la main, arpentant la scène d'un rassemblement où l'on va vivre des sensations fortes, des guérisons peut-être. On chante; les corps se balancent au son du synthétiseur, du clavier électronique, des cuivres. Là, dans une église luthérienne à Strasbourg, l'assemblée entonne de mémoire, en polyphonie, un choral de Bach accompagné à l'orgue, lors d'une célébration de funérailles. Un dimanche, à la cathédrale orthodoxe russe de la rue Daru, à Paris : il n'y a pas de bancs pour les fidèles, de rares chaises. La somptueuse liturgie est entièrement chantée a capella par le chœur répondant seul à des célébrants barbus et revêtus de vêtements liturgiques richement ornés. Un diacre passe dans l'assemblée et fait signe avec autorité à un jeune homme de ne pas s'appuyer contre le mur mais de se tenir debout, le corps bien droit, comme il convient à ceux qui célèbrent la résurrection, n'est-ce pas ? Une église de la campagne française : à l'entrée, les statues de Thérèse de Lisieux, bouquet de roses à la main, et de Jeanne d'Arc dans son armure, l'épée au côté, accueillent le visiteur dès le porche. Dans le chœur, Notre-Dame de Lourdes et une statue du Sacré-Cœur. Au panneau d'affichage, on peut se renseigner sur le lieu de réunion du groupe de prière charismatique du mardi soir ou noter les coordonnées du responsable de groupes locaux d'Action catholique.

Quelle diversité ! On aimerait qu'elle ne soit que l'expression d'une richesse. La richesse des différentes façons d'accueillir l'Évangile selon la diversité des cultures. Mais cette diversité provient aussi de séparations, d'oppositions entre les chrétiens dans l'unique Église du Christ. Unique Église du Christ ? Parlons-en. A-t-elle jamais existé ? Il y a l'Église qui est dans le dessein de Dieu. Celle qui perce dans cet épisode de la vie de l'Apôtre Paul, raconté dans le livre des Actes des Apôtres (18, 9-10) : « Une nuit, Paul eut une vision; le Seigneur lui disait : 'Sois sans crainte, continue à parler, ne reste pas muet [...], dans cette ville, j'ai à moi un peuple nombreux'. » Cette Église-là déborde les frontières de la géographie et du temps. Elle rassemble potentiellement toute l'humanité.

« L'intention de Dieu est le salut des hommes, et elle s'appelle l'Église », disait Clément, un chrétien d'Alexandrie, aux alentours de l'an 200. Mais cette Église-là est invisible aux yeux humains... L'Église concrète, incarnée, a-t-elle jamais été unie ? Il n'y a pas eu en tout cas de période idyllique de la vie de l'Église, si l'on veut bien regarder un peu plus loin que le bref moment de la Pentecôte. Saint Luc, auteur de

l'un des quatre évangiles et des Actes des Apôtres, présente dans ces deux livres une vision théologique de l'Église rassemblée à Jérusalem et rayonnant jusqu'aux extrémités de la terre, c'est-à-dire, symboliquement, Rome, le centre du monde connu d'alors, où s'achève son récit de l'annonce de la Bonne Nouvelle. Mais il est facile de déceler, derrière sa présentation, les rudes débats qui agitent les premières communautés. Par exemple celui qui oppose Pierre et Paul au sujet de l'admission de croyants venus du paganisme dans la première communauté des disciples juifs. Il faut s'en convaincre : les dissensions, c'est l'ordinaire de la vie de l'Église. Cet aiguillon planté dans la chair des communautés chrétiennes leur rappelle douloureusement la parole de leur Maître. L'union des disciples est un appel du Christ, un don divin... et un chantier à construire, selon la prière que Jésus adresse à son Père avant la Passion, dans l'évangile de Jean : « Je ne prie pas seulement pour ceux qui sont là, mais encore pour ceux qui accueilleront leur parole et croiront en moi. Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie tu m'as envoyé. »

Aujourd'hui, les chrétiens sont héritiers, avec l'Évangile, des ruptures advenues entre eux dans l'Histoire. Ne parlons que des deux plus considérables. L'une, au tournant du premier millénaire, entre l'Église d'Occident, rassemblée autour de l'évêque de Rome, et les Églises d'Orient. L'autre, à l'émergence de la modernité, à la Renaissance, a gravement divisé l'Église d'Occident. C'est la naissance de la Réforme protestante. En France, les orthodoxes seraient aujourd'hui entre 300 000 et 500 000; 1,3 million de personnes se réclament du protestantisme, soit 2,1 % de la population (60 % pour le catholicisme).

Si les trois grandes "confessions" chrétiennes divergent sur bien des points, elles s'accordent sur un contenu essentiel exprimé par le Symbole des Apôtres (en usage en Occident seulement) et celui de Nicée-Constantinople. En quoi diffèrent-elles ? Esquissons quelques traits, schématiques, au risque de caricaturer.

Le protestantisme se distingue d'abord de l'ensemble des Églises plus anciennes, orthodoxe et catholique. La Réforme, en effet, vide le ciel de toute médiation, ces médiations, si nombreuses et communes à la piété catholique et orthodoxe : icônes, images, eau bénite, culte des saints, etc. Il n'est pas nécessaire de passer par qui ou quoi que ce soit pour entrer en relation avec Dieu : ni anges, ni saints !

« À Dieu seul la gloire ! » Ni hiérarchie, doit-on ajouter. Le protestantisme valorise ainsi beaucoup la place du sujet. Aucune autorité, aucun "pape" ne peut dire au protestant ce qu'il doit penser. Il a la Bible et l'assistance de l'Esprit pour l'interpréter. La piété protestante est spontanément plus personnelle que collective. Pour dire les choses clairement, la structure ecclésiale commune aux catholiques et aux orthodoxes est déconstruite dans les Églises marquées par la Réforme : la succession apostolique n'y est plus comprise dans sa continuité historique, exception faite pour l'anglicanisme qui a conservé des éléments catholiques. Les ministres protestants – les pasteurs – hommes ou femmes, n'ont d'autre autorité que celle de la Parole qu'ils annoncent. Leur fonction peut être temporaire. Il n'y a pas de sacrement de l'ordre. C'est

d'ailleurs tout l'édifice sacramentel commun aux Églises catholique et orthodoxes que la Réforme remet en cause. Pour celle-ci, seuls le baptême et l'Eucharistie sont fondés comme sacrements dans le Nouveau Testament. Pour les protestants baptistes et pentecôtistes et les autres courants évangéliques, le baptême implique la confession de foi personnelle : celui des petits enfants n'est donc pas valide à leurs yeux. À propos de l'Eucharistie, ou Cène – mot qui signifie repas –, les protestants, tout en affirmant la présence réelle du Christ dans la communion, pensent que les espèces du pain et du vin de la Cène restent matériellement du pain et du vin. Mais ils diffèrent entre eux sur la façon de concevoir la présence réelle du Christ dans la Cène. Il n'y a pas de "consécration"; c'est le Christ qui invite (« *Faites ceci en mémoire de moi* ») et qui se donne lui-même aux croyants. Est accueillie à la communion toute personne qui confesse Jésus-Christ crucifié et ressuscité. La Réforme se distingue par là de la tradition des Églises antérieures qui reconnaissent un lien nécessaire entre la communion à la même foi ecclésiale et la participation à la même Eucharistie. Les grandes ruptures historiques entre les Églises sont des ruptures de communion. Les Églises orthodoxes et catholique n'autorisent pas habituellement leurs fidèles à communier aux Eucharisties d'Églises qui ne confessent pas leur foi, ce que l'on appelle l'inter-communion.

Par rapport aux Églises orthodoxes, les protestants et les catholiques se distinguent par un commun rapport à la société et à l'Histoire. Leur piété et leur théologie se sont spécialement intéressées à l'humanité de Jésus et, dans le mystère pascal, à sa Passion. Ils développent un engagement social. L'Église catholique a une doctrine sociale. Tandis que la liturgie, la théologie, la piété des Églises orientales valorisent la Croix glorieuse, le Ressuscité, le Saint Esprit. Le mystère et la mystique. Les racines monastiques des Églises orthodoxes sont très apparentes : ses offices liturgiques sont amples, longs, beaux. Les évêques sont nécessairement choisis parmi les moines. Les Églises orthodoxes sont souvent nationales, liées à un État, ce qui a pu être cause de restriction de leur liberté. Leur attachement à la tradition les expose à la difficulté de dire leur foi dans l'histoire, dans un langage renouvelé. Enfin, orthodoxes et protestants ont en commun, face aux catholiques, de ne pas avoir l'autorité centralisatrice d'un pape ! La culture synodale y est donc plus développée... et leur unité plus difficile à réaliser.

Mais en 1910, voilà cent ans, les délégués, anglicans et protestants de la Conférence mondiale des missions réunie à Édimbourg posent la question de l'unité des chrétiens. À cette époque de grand élan missionnaire, ils comprennent que l'annonce du Christ pâtit de leurs divisions. Le mouvement gagne des personnalités catholiques dans les années 1920 : le Père Portal (aumônier de Marcel Légaut à l'École normale), le cardinal Mercier, dom Lambert Beaudoin. En 1934, l'abbé lyonnais Paul Couturier crée la Semaine de prière pour l'unité, puis en 1937, avec un autre Lyonnais, l'abbé Remilleux, le Groupe oecuménique des Dombes qui se réunit à la Trappe du même nom, dans l'Ain. « *Jusqu'au début du XX^e siècle, écrit le Père Bernard Sesboué, théologien jésuite, ancien coprésident du Groupe des Dombes, l'Église catholique se perçoit comme une société parfaite, complète, autonome. L'unité existait chez elle et il suffisait que les autres chrétiens la rejoignent.* » (*La théologie au XX^e siècle et l'avenir de la foi.*

Entretiens avec Marc Leboucher, DDB, 2007). Et ce n'est que vers le milieu de ce XX^e siècle que luthériens et calvinistes, jusque-là en désaccord sur les sacrements, commencent à communier ensemble. La communauté de Taizé, fondée en 1940 par Frère Roger, protestant, est un laboratoire de l'œcuménisme spirituel : on y vit et prie ensemble. En 1958, le Pape Jean XXIII convoque le concile Vatican II et lui assigne comme l'un de ses buts « l'engagement sur la voie qui mène à la reconstitution de tout le troupeau du Seigneur ». C'est un basculement considérable. Le concile reconnaît que « *l'Église du Christ subsiste dans l'Église catholique* ». "Subsiste" et non "est" !

De grands gestes symboliques de réconciliation sont posés : en 1965, Paul VI et le Patriarche Athénagoras de Constantinople lèvent les excommunications de 1054 dans une déclaration commune lue simultanément au Vatican, durant la dernière session du concile, et au siège du Patriarcat, à Istanbul. En 1969, Paul VI rend visite, à Genève, au Conseil œcuménique des Églises (COE), une structure de rencontre et de dialogue entre Églises à laquelle ne participe pas l'Église catholique. Dès lors, des groupes œcuméniques se multiplient. Des chrétiens s'y rencontrent qui, jusque-là, s'ignoraient ou se méfiaient les uns des autres. Le dernier en date des grands acquis de l'œcuménisme est la déclaration commune de la Fédération luthérienne mondiale et de l'Église catholique, en 1999, sur la justification par la foi, le point clé de la rupture de Luther : un événement ! [...]

On dit parfois que l'œcuménisme est aujourd'hui en panne. C'est sans compter que des pas de géant ont été faits. On arrive maintenant sur les difficultés les plus grandes. Et puis des dialogues bilatéraux se mettent en route. Par exemple, le dialogue entre baptistes et catholiques en France, qui vient de produire un texte sur la Vierge Marie (Documents Épiscopat n°10/2009). On peut remarquer également que la communion interne de chacune des grandes confessions chrétiennes est fragile. Est-ce nouveau ? Cela apparaît aujourd'hui avec plus d'évidence dans un contexte où les identités, plus fragiles, ont besoin de s'affirmer davantage. Le catholicisme du XX^e siècle a vu naître le schisme intégriste à la suite du concile Vatican II. La sensibilité traditionaliste fait parler d'elle, au moins en France, et le malaise des catholiques de sensibilité opposée est profond dans une Église jugée trop méfiante vis-à-vis de la société. Les tensions agitant l'orthodoxie sont moins visibles, vues de France, mais elles sont vives entre le Patriarcat de Constantinople et celui de Moscou, au sujet de l'Église d'Estonie par exemple. La Communion anglicane est déchirée par le choix d'ordonner des femmes. Quant au protestantisme, il porte dans ses gènes la faculté de créer des communautés indépendantes les unes des autres. Aujourd'hui, en France, son défi est de créer du lien entre les Églises luthériennes et réformées, les plus proches culturellement, d'une part, et les Églises évangéliques, très dynamiques, qui prennent beaucoup d'importance.

À quand une belle Église du Christ unie ? Le chemin est long. Mais qui n'avance pas recule... □

PANORAMA, janvier 2010, p. 20-25.